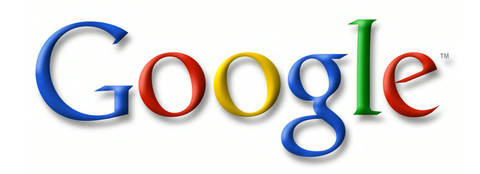
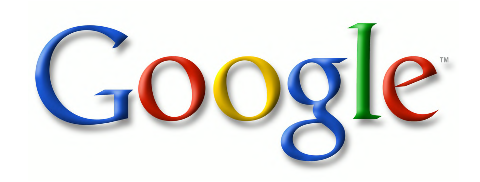
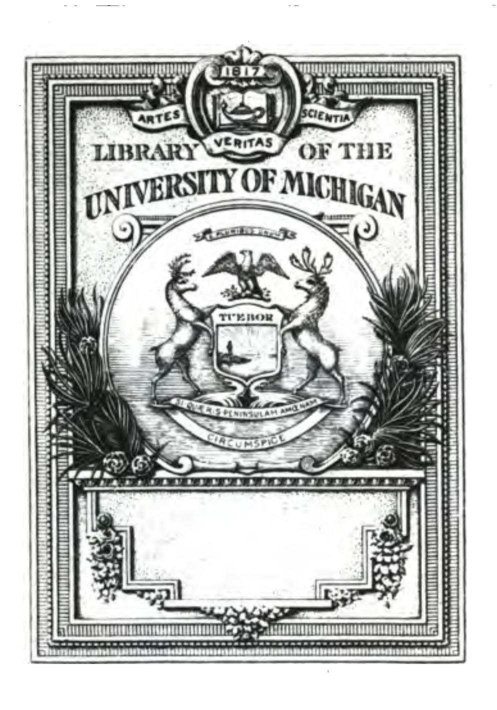



Google

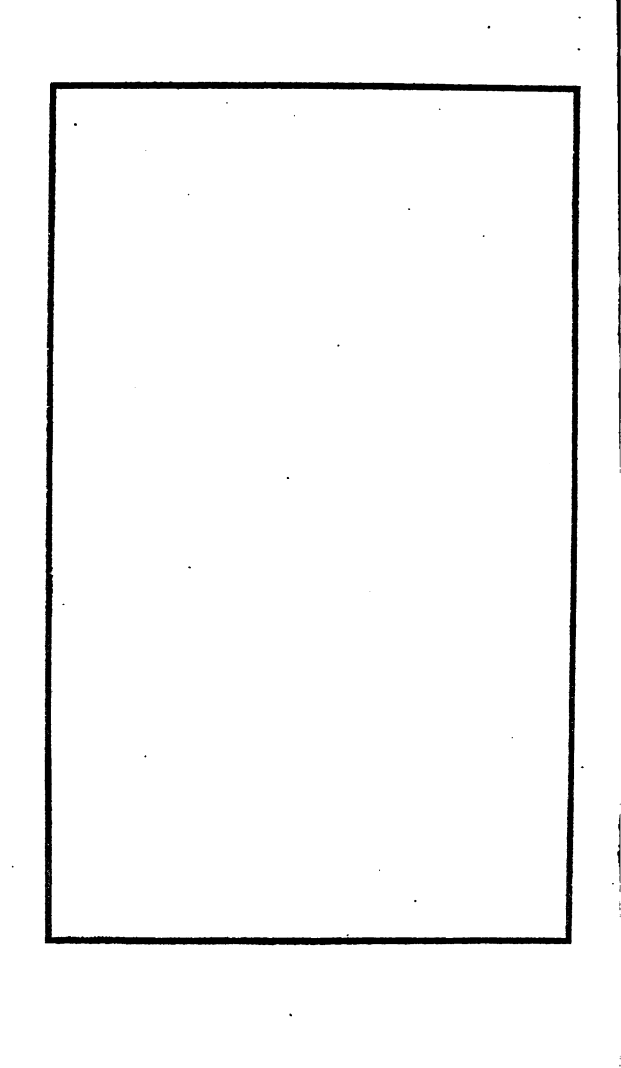

LA MOISSON EST BELLE
O.TREMPE No 354


1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

Crémazie

POESIES

LES LAURENTIENNES



POESIES

LES LAURENTIENNES

PAR

BENJAMIN SULTE

> Mon cœur est un luth suspendu,
> Sitôt qu'on le touche il résonne.
>
> BÉRANGER.

MONTREAL
EUSÈBE SENÉCAL, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
Rue St. Vincent, Nos. 6, 8 et 10.

1870

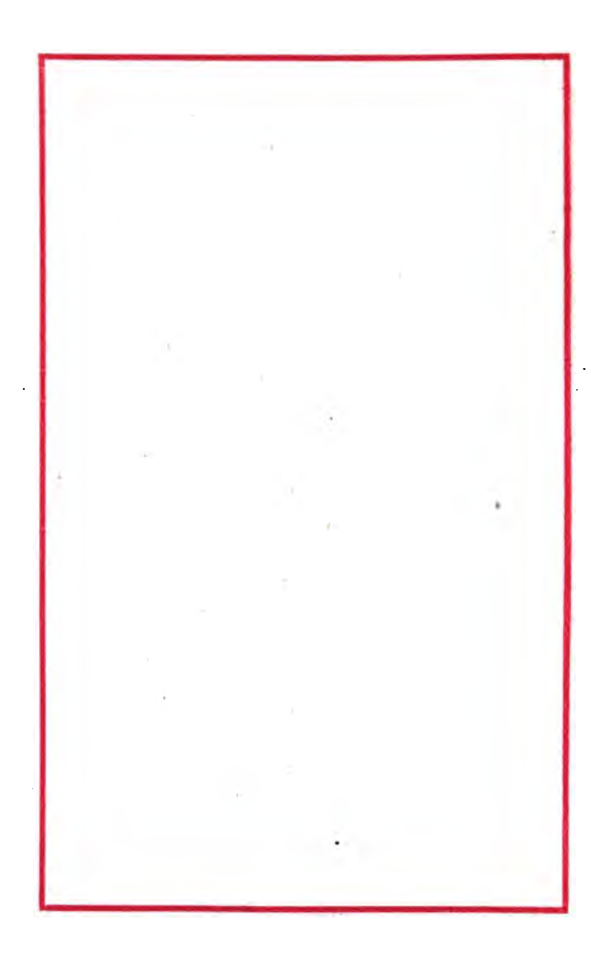
A

L'HON. P. J. O. CHAUVEAU

MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE DE LA PROVINCE DE QUÉBEC

Reconnaissance et hommage respectueux de

L'AUTEUR.



A

L'HONORABLE PIERRE J. O. CHAUVEAU

Ministre de l'Instruction Publique de la Province de Québec.

—

Il en est du cours de la vie
Comme de celui d'un torrent,
Dont le flot coule, enfle ou dévie,
Et qui s'en va toujours courant.

Qu'il glisse à travers un bocage,
De suite il en revêt l'éclat,
Mais ces splendeurs, ce doux mirage
Ne sauraient le suivre au delà.

Si dans la plaine solitaire
Il roule paisible en son lit,
Sa course, inutile, éphémère,
S'arrête au fleuve... dans l'oubli.

Mais qu'une main ferme et prudente
Guide ses caprices naissants,
Sa force, contenue, augmente
Et s'élance en jets bondissants !

C'est le travail, c'est l'industrie,
La victoire de la raison ;
C'est un présent qu'à la patrie
Un ouvrier fait en son nom !

Mes premiers vers m'ont fait connaître
La bienveillante autorité
De celui qui devint mon maître
Et me rendit force et gaité.

Car les rêves de mon enfance
Etaient restés sur le chemin
Et je sentais fuir l'espérance
Lorsqu'un jour je touchai sa main.

Dirigeant ma course nouvelle,
Sa voix me parla d'avenir.
Depuis, à ses leçons fidèle,
J'ai lutté sans jamais faiblir

Honneur à celui qui, d'avance,
Prête ce généreux soutien,
Et dont la noble intelligence
Comprend, désire et fait le bien !

Je lui devrai, quoiqu'il arrive,
Les souvenirs de mon début.
Si je m'écarte de la rive,
Son doigt m'indiquera le but.

Maintenant la voie est tracée.
Ce livre appartient au lecteur,
Je lui donne, dans ma pensée,
L'égide de mon protecteur.

Aux Trois-Rivières, 21 octobre 1869.

B. S.



AU SAINT-LAURENT.

—

O mon fleuve admiré ! sur tes ondes tranquilles
J'ai toujours promené le regard d'un amant,
Et ma barque a frôlé les gazons de tes îles
Depuis l'Ontario jusqu'au golfe géant.

Je t'ai vu sous le givre, enfermé, solitaire,
Dormant comme un colosse auprès des fleuves nains ;
Je t'ai vu dans ta force en lutte avec la terre,
Affolant de terreur tes pauvres riverains.

Si tes bords ont perdu les bourgades sauvages,
Si les vieilles forêts n'ombragent plus tes flots,
Tu sais des Canadiens l'amour pour tes rivages
Et l'orgueil que tu mets au cœur des matelots !

[gloire !
Canada ! Saint-Laurent ! quels beaux noms pour la
Ces deux noms dans mes vers cent fois je les inscrits.
Ma muse, qui s'inspire aux pages de l'Histoire,
Redira mon amour pour mon noble pays.

LES PIONNIERS.

—

J'aime les souvenirs évoqués par l'histoire,
Où le patriotisme, endormi de nos jours,
Se ranime soudain à ce foyer de gloire
Et rouvre au sein du peuple un champ pour ses amours
Portons vers les aïeux un regard salutaire.
Hélas ! dans notre orgueil habile à nous complaire.
Il arrive souvent que nous les oublions !
Notre passé réclame un reflet populaire,
Enseignons l'avenir par nos traditions :

Consultons le passé, gardons nos mœurs austères,
Car la grandeur s'allie à la simplicité,
Demeurez parmi nous, vertus héréditaires :
Travail, contentement, franchise, aménité !

L'ÉVANGILE.

Ils viennent des rives de France,
Du pays des Rois Très-Chrétiens,
Plus dévoués à la souffrance,
A leur Dieu qu'à tous autres biens.
Vaillants marins, cœurs intrépides,
Courant les mers pour le danger,
La Providence en fait les guides,
Les défenseurs forts et rapides
De la croix qu'ils doivent planter !

Quel contraste unique et sublime
Offrent ces conquérants nouveaux !
Quel sujet d'orgueil légitime
Pour l'honneur de nos vieux drapeaux !
L'Espagnol fond sur l'Amérique,
Les Incas sont persécutés,
Montézuma tombe au Mexique,
Les peuples ont le sort tragique
Qu'ordonnent Pizarre et Cortez.

Mais eux, ces fils de la vaillance,
Ne sont point des persécuteurs !
Ils n'apportent que leur croyance
Et des arts civilisateurs.
L'aspect de ces forêts sauvages
Est moins sombre que l'avenir,
N'importe ! à de pareils courages
Sont réservés les grands orages :
Ils vont triompher et mourir !

Tout s'efface dans cette lutte
Devant l'âme qu'il faut sauver.
L'Indien dans sa pauvre hutte
Croit au Dieu qui vient l'y trouver.
Les torrents n'ont plus de barrières ;
L'hiver, de rigoureux climats ;
Les antres des bois, de tanières ;
Les flots des lointaines rivières
Ne sauraient arrêter leurs pas !

Bientôt l'esprit de l'Évangile
A soufflé de l'Est au Couchant,
Sa parole tendre et fertile
Les joint dans un accord touchant.

Par ce transport irrésistible
Rempli de charmes inconnus
La Foi domine, humble et paisible,
Quand retentit un cri terrible :
Les jours d'épreuves sont venus !

La lâche trahison éclate
Ainsi qu'un ouragan de feu.
Aux passions que l'orgueil flatte
Les cruautés ne sont qu'un jeu.
Le Français pris à l'embuscade
Reçoit la mort en combattant,
Et la hideuse mascarade
Courant de bourgade en bourgade
Éteint sa rage dans le sang.

Reculant les bornes du monde
Au delà du Meschacébé,
La Charité sème et féconde
Le champ où l'apôtre est tombé.
Qu'il porte ou non la robe noire
Béni-soit le lieu du tourment :
Sa mort laisse un fruit de victoire !
Le premier mot de notre histoire
Est un long cri de dévouement.

LES COLONS.

—

Au front d'un rocher qui surplombe
Et regarde les eaux comme un nid de colombe
Se dresse le vieux coq gaulois.
Les héros voyageurs ont bâti leurs chaumières
Sur ce plateau riant bordé par des frontières
Qui sont les champs de leurs exploits.

Génie aventureux, noble et courageuse âme,
Qui couve l'avenir sous son regard de flamme,
Champlain, le premier Canadien,
Groupe autour du clocher ses compagnons dociles
Et désignant le sol où vont naître des villes
Il leur dit : voilà votre bien !

Alors commence l'ère étrange et solennelle
Dont chaque jour revêt une gloire éternelle,
Chaque homme un titre glorieux !
Le pionnier travaillant pour les races futures
Jette en son épopée aux larges aventures
Le prestige du merveilleux !

La main à la charrue et les yeux sur son arme,
Prêt à voler terrible au premier cri d'alarme
Vers l'ennemi brave et rusé,
Il ouvre avec ardeur le sillon solitaire,
Combat, travail et range un nouveau coin de terre
Sous l'étendard fleurdelisé.

De vieux soldats blasés d'une vie héroïque
Arrivent triomphants sur ce sol homérique
Et font briller des jours de paix.
La race qui se forme a gagné sa noblesse.
Loin des cours de l'Europe où règne la mollesse
Elle grandit par ses hauts faits.

Déjà le champ s'étale autour de la famille,
Les épis mûrs s'en vont tomber sous la faucille,
(Doux fruit d'un travail incessant.)
Au foyer qui se peuple est l'Ange d'Espérance,
L'avenir rayonnant......alerte ! à la défense !
C'est l'Iroquois qui veut du sang !

LA GUERRE.

" Partout, partout, dans la forêt sonore
" Le cri de guerre a retenti là-bas !
" C'est l'Iroquois ! c'est lui qui vient encore
" Lever sur nous la hache des combats !
" Allons Français ! défendons le rivage
" Conquis déjà par le prêtre et la croix !
" Pour étonner les hommes d'un autre âge
" Allons frapper l'ennemi dans ses bois !

" Le St. Laurent se couvre des flottilles
" Que les grands chefs conduisent contre nous.
" Des lacs lointains et des déserts tranquilles
" Les enchanteurs tirent les manitous.
" —Oui, guerre aux blancs ! La mort ou l'esclavage
" Qu'ils soient traqués tel qu'un cerf aux abois
" —Allons Français ! prompt à venger l'outrage,
" Nos chants vainqueurs planeront sur les bois !

" Quel tourbillon ! quel but choisit ma balle ?
" L'homme sauvage et rempli de fureur,
" De toutes parts fond comme la rafale
" Sur le colon qui l'attend sans frayeur !

“ Adresse et ruse, ou vaillance et courage
“ Arment les blancs et vident les carquois.
“ Français debout ! le bûcher du Sauvage
“ Brille déjà sur le bord des grands bois !”

Les vieux débris des phalanges guerrières
Prennent soudain leur redoutable aspect,
Leurs rangs serrés, leurs armes meurtrières,
Portent la mort aux fils de la forêt.

Quand la valeur enfante des miracles
La peur saisit les lâches Iroquois ;
Ils sont vaincus en dépit des oracles
Et leurs sachems sont tombés sous les bois !

Oui, voilà notre histoire à grands traits esquissée,
Comme la voient souvent mon cœur et ma pensée
Dans les nobles récits qui parlent des *Anciens !*
Lors, je laisse au regret s’abandonner mon âme,
Car je voudrais graver ces mots en traits de flamme
Au cœur de tous les Canadiens :

Nous, enfants qui vivons en des temps plus prospères,
Mais que le ciel réserve à de nouveaux combats,
Souvenons-nous toujours de ce qu'étaient nos pères :
Prêtres, laboureurs et soldats !

Juin 1864.



MES ŒILLETS.[1]

—

Mes beaux œillets à longue tige,
Pliant sous le fardeau des fleurs,
Ne perdraient rien de leur prestige
Même auprès des roses leurs sœurs !
C'est qu'à tout l'éclat des plus belles,
Il joignent les mêmes attraits ;
Ils sont encore au milieu d'elles
Dignes d'embaumer un palais !

Petits et grands, ponceaux et roses,
Les panachés, les cramoisis,
Chacun de formes et de poses
Variant comme de pays,
Combien j'aime à les voir encore
Se balancer au vent du soir,
Ou, sous le soleil qui les dore,
Se dresser comme un encensoir !

1 Musique de M. Gustave Smith.

Je les cultive avec délices.
Soins et rayons ne manquent pas.
Vient le printemps, j'ai les prémices
De leurs parfums si délicats.
A combien d'amoureux messages
N'ont-ils pas servi tous les ans,
Lorsqu'ils brisent leurs verts corsages
Pour apparaître éblouissants !

Les Trois-Rivières, 1862.



LES CANOTIERS DU ST. LAURENT.[1]

—

Le voyez-vous qui danse sur la lame,
Mon beau canot, solide et si léger !
Il est connu ! sur la côte on l'acclame
Lorsqu'il se joue au milieu du danger.
Sous l'aviron, voyez comme il s'élance,
Par la rafale, ou la neige, ou le vent !
Nageons ! nageons en chantant la romance
Des canotiers du St. Laurent !

C'est le premier qui repousse la glace
Quand le printemps paraît dans le lointain,
Et le dernier qui brave la menace
De l'ouragan qui se déchaîne en vain.
Nous répondons par nos chants en cadence
Aux tourbillons de la neige et du vent.
Nageons ! nageons en chantant la romance
Des canotiers du St. Laurent !

1 Musique de Mlle. D. Duval.

Rapide et souple, il roule sur l'abîme
En défiant tous les temps orageux,
Il disparaît ! on croirait qu'il s'abîme,
Pour un instant il se dérobe aux yeux !...
Mais aussitôt il s'enlève et s'élance
Guidé par nous sur le fleuve géant !...
Nageons ! nageons en chantant la romance
Des canotiers du St. Laurent !

Aux jours d'été, le beau soleil qui brille
Réchauffe aussi le cœur des mariniers,
Nos bras nerveux sur l'onde qui scintille
Poussent l'esquif des joyeux canotiers.
Un chant d'amour que l'écho du rivage
Répète ensuite encor plus tendrement,
Vient retremper l'ardeur et le courage
Des canotiers du St. Laurent !

1861.

ANNIVERSAIRE.

(AU SOUVENIR DE W. D.)

—

Oh! pourquoi réveiller une douleur amère !...
Amis, qui m'entourez comme au jour du bonheur,
Pourquoi redites-vous le nom de notre frère,
Du compagnon aimé qui savait tant nous plaire
Et qui s'en est allé sitôt vers le Seigneur ?

Pourquoi me rappeler dans ces pompes funèbres
L'instant où dans mes bras je l'ai vu succomber,
Où j'ai fermé ses yeux déjà pleins de ténèbres,
Quand sa main de ma main venait de retomber ?

Oui ! s'il est dans la vie une heure où la souffrance
A pu briser un cœur sous son ongle de fer,
C'est au moment suprême où perdant l'espérance
Lui, pour me consoler, jouait l'indifférence
Et semblait oublier ce qu'il avait souffert

Il me disait : « Bientôt, quand viendra la verdure,
Le beau soleil de mai, les oiseaux, le ciel bleu,
Je quitterai mon lit ; l'hiver trop longtemps dure. »
Et sa bouche tout bas invoquait le bon Dieu.

Puis, il me contemplait...Nos souvenirs d'enfance
Repassaient un par un sur ce jour malheureux...
Je pleurais ; lui mourant se tordait sans défense
Sous l'étreinte du mal et d'une peine immense :
Ceux qu'il savait aimer lui faisaient leurs adieux !

Son regard se couvrait parfois d'un reflet sombre,
Son souffle interrompu présageait son trépas ;
Mais la voix d'un ami sonnait-elle dans l'ombre
Son œil se ranimant, disait : ne t'en va pas !
Il espérait toujours...

Quand revint la verdure,
Les fleurs, les beaux oiseaux chantant sous le ciel bleu
Je revis sans plaisir l'éclat de la nature :
Il était près de Dieu !

Depuis ce triste jour, il dort au cimetière,
Emportant nos regrets, ses rêves d'avenir ;
Je n'ai gardé de lui qu'un nom dans ma prière,
Au cœur un souvenir.

O ! jeunesse, talent, bonté, force, courage !
Vous êtes oubliés déjà plus qu'à moitié,
Mais pour le rappeler au monde trop volage,
J'ai la voix qui ne craint ni le temps ni l'orage :
La voix de l'amitié !

Les Trois-Rivières, mai 1862.



MARIE-LOUISE.

—

Si je laisse la rêverie
Captiver mon esprit distrait,
Il est bientôt près de Marie
Dont il me trace le portrait :
Je te revois, blonde joyeuse,
Mêlant à ta vive gaîté,
Le charme de ton âme heureuse,
Tes dix-sept ans et ta beauté !

Ainsi l'oiseau chante au bocage
En se dérobant sous les fleurs.
Ta gaîté ne craint pas d'orage :
L'amour te garde ses faveurs !

Ton regard chasse la tristesse
Dès que tu parais parmi nous.
L'oreille que ta voix caresse
N'entend jamais de son plus doux !

Je vois, enfant, sous tes paroles
Jaillir la joie autour de toi,
Comme brillent les lucioles
Des roses qu'effeuillent ton doigt.

Ainsi l'oiseau chante au bocage
En se dérobant sous les fleurs,
Ta gaîté ne craint pas d'orage :
L'amour te garde ses faveurs !

Nul encor n'a droit de se dire
L'objet préféré de ton cœur,
Mais j'en sais plus d'un qui soupire
En rêvant : Louise et bonheur.
Ce nom est un chant d'espérance
Dans l'âme de qui sait aimer,
Et le cœur est livré d'avance
Quand l'esprit à su nous charmer !

Ainsi l'oiseau chante au bocage
En se dérobant sous les fleurs.
Ta gaîté ne craint pas d'orage :
L'amour te garde ses faveurs !

Les Trois-Rivières, 1862.

BALLADE.

—

Ils se quittaient.—Dans un regard bien tendre
Tous deux venaient d'échanger un serment;
Le Capitaine avait promis d'attendre
Et le bateau restait complaisamment.—
" Ajoute encore un mot, ma blonde belle,
" Un mot d'adieu, le dernier, le plus doux !"
" Vous emportez mon cœur, répondit-elle,
" Car ma pensée est tout entière à vous !"

Le Capitaine avait promis d'attendre......
Ils se disaient : " Aimons-nous bien toujours !
" Ces chers instants qu'un hasard vient nous rendre
" Si bien remplis nous paraissent trop courts !
" Ah ! l'existence est un fardeau pénible
" Quand à l'exil on condamne son cœur !
" L'amour sans toi c'est un maître terrible
" Qui règne plus en tyran qu'en vainqueur !"

Le Capitaine avait promis d'attendre......
Ce qu'ils disaient ne se traduit jamais :
Seuls les amants sont faits pour se comprendre.
Ils sont jaloux de garder leurs secrets.
Enivrement, joie, élans de tendresse,
Tout est compris par un geste, un regard,
Et le silence, ou la main que l'on presse,
En disent plus que les œuvres de l'art.

Le Capitaine avait promis d'attendre......
L'ombre du soir les protégeait tous deux :
“ Répète, ami, ces mots que j'aime entendre,
“ Bientôt, hélas ! je serai si loin d'eux !......”
Puis, rappelant un passé plein de charmes,
Ils s'embaumaient des fleurs du souvenir......
Presqu'aussitôt, surgissant les alarmes,
Ils se prenaient à parler d'avenir......

Le Capitaine avait promis d'attendre......
Ils s'oubliaient loin du monde réel,
Car de prier ne pouvant se défendre,
Leurs vœux unis s'envolaient jusqu'au ciel :

" Arbre de vie, ô divine espérance,
" Etends sur nous tes rameaux toujours verts !
" Dieu ! pour chanter ta bonté, ta puissance,
" Fais-nous un nid dans ton vaste univers ! "

Le Capitaine avait promis d'attendre......
Mais un signal est donné tout-à-coup :
" C'est le départ !—adieu !—laisse-moi prendre
" Ce médaillon qui me suivra partout !
" Quand au printemps viendront les hirondelles
" Heureux et fier je pourrai revenir.
" Donc, au revoir, ô mes amours fidèles !
" En attendant, vivons de souvenir ! "

Septembre 1862.



LE BON COTÉ DES CHOSES.

—

C'est l'ennui qui frappe à ma porte :
Accourez tous, joyeux amis !
Bravons le chagrin qu'il apporte,
Nous qui sommes ses ennemis !
Pourquoi fléchir sous notre peine ?
Enterrons-là sous la gaîté !
  Et qu'on prenne, prenne, prenne
  Les choses du bon côté !

Des mille côtés de la vie
Prenons toujours le plus joyeux,
Et guerre à la mélancolie :
La gaîté c'est l'art d'être heureux !
La loi qui gouverne le monde
Démontre cette vérité.
  Quand on gronde, gronde, gronde,
  On voit du mauvais côté.

Charle est un enfant du miracle,
Il a des talents, des vertus,
On l'applaudit, c'est un oracle,
Ses parents n'en reviennent plus !...
Devant le peuple, un jour, il parle
On le siffle ! il est éreinté :
  Mais, lui, Charle, Charle, Charle,
  Prend tout çà du bon côté !

Aux larmes de son entourage,
Il oppose un visage frais,
Et dit, comptant sur son courage,
" Les gredins en paieront les frais !"
En effet, plus tard, le vent change
Avec sa popularité.
  Il se range, range, range,
  Sans façon du bon côté !

Enfin, il arrive à la Chambre,
Rêvant Patrie et cœurs constants.
Il est transparent comme l'ambre :
(Qu'on est donc naïf à trente ans !)

Chacun le berne—il s'en retourne
Gros-Jean, penaud, point irrité :
C'est qu'il tourne, tourne, tourne,
Les choses du bon côté !

La fée aux rimes, dans ce monde,
Traite bien mal ses favoris,
J'ai dans ma course vagabonde
Mêlé souvent les pleurs aux ris.
Pour se tirer de mainte impasse
Mon cœur n'a rien que sa gaîté,
Et je passe, passe, passe
Par plus d'un vilain côté.

Prendre le bon côté des choses,
Voilà l'esprit de bien des gens.
Leur philosophie a ses causes ;
Avant tout soyons indulgents !
Si ma morale n'est pas vaine,
Vous direz dans votre gaîté :
Que l'on prenne, prenne, prenne
La chanson du bon côté !

Novembre 1862.

CHANTE.

(A L. G. F., QUI M'ADRESSE DES VERS.)

—

Ta lyre enfin rompt le silence
Dont tu l'entourais malgré nous
Et semble à mon impatience
Se rendre en accords les plus doux
Ta " Prière," ami, me réveille,
Je viens applaudir à tes chants :
Chante ! ta voix charme l'oreille,
L'âme y retrouve ses accents !

Chante ! j'aime ta voix sonore
Qui parle d'espoir et d'amour,
Car tu n'as pu connaître encore
Que les prémices d'un beau jour.
Puisque ta muse se réveille
Reprends ta tâche ! et pour longtemps
Chante ! ta voix charme l'oreille,
L'âme y retrouve ses accents !

Assez d'autres ont la souffrance,
Le triste partage des pleurs,
Fais luire à leurs yeux l'espérance,
Répands ton baume dans les cœurs !
Verse les fruits de ta corbeille
A l'âge heureux de tes vingt ans.
Chante ! ta voix charme l'oreille
L'âme y retrouve ses accents.

Si des talents que Dieu nous donne
L'on utilisait la moitié,
La part de chacun serait bonne
Aux dons que nous fait sa pitié.
Toujours sa main qui nous surveille
Raffermit nos pas vacillants.
Chante ! ta voix charme l'oreille,
L'âme y retrouve ses accents !

1863.

LA VIEILLE CHANSON.

—

A l'ombre du bois solitaire,
Le soir avait surpris mes pas,
Le rossignol allait se taire....
Rêveur, ému, je ne l'entendais pas.
J'écoutais un chant dans la plaine,
Un virelai du temps passé,
La voix s'élevait, douce et pleine,
Au gré du refrain cadencé.

Quand je passe par les prairies,
Le soir au temps de la moisson,
Je mêle dans mes rêveries,
La jeune fille et sa vieille chanson.

C'était un récit légendaire
Mais d'un rhythme plus animé ;
Les notes passaient la rivière
Et s'épuraient dans le ciel embaumé.

1 Musique de C. Auguste La Rue.

Il nous racontait la souffrance
D'un noble et vaillant chevalier
Regrettant son pays de France,
Dans sa plainte de prisonnier.

Quand je passe par les prairies,
Le soir au temps de la moisson,
Je mêle dans mes rêveries,
La jeune fille et sa vieille chanson.

Pour la Dame de sa pensée
Son âme s'épuise en regrets :
" Elle," disait la mélopée,
" Que mes regards ne reverront jamais !"
Dans son Castel, la Châtelaine
Pleure cet exil inhumain....
Lorsque le Prince d'Aquitaine
L'enlève pour avoir sa main !

Quand je passe par les prairies,
Le soir au temps de la moisson,
Je mêle dans mes rêveries,
La jeune fille et sa vieille chanson.

Or, la nuit de cette aventure,
Un pélerin fort courageux,
Dépouillant son manteau de bure,
Barre la route au ravisseur honteux.
La cavalcade se diperse,
Le Prince est atteint au cimier ;
Puis, au second coup qui le perce,
L'on reconnaît le Chevalier !

Quand je passe par les prairies,
Le soir au temps de la moisson,
Je mêle dans mes rêveries,
La jeune fille et sa vieille chanson.

La chanteuse, habile novice,
Mettait son âme dans sa voix,
Son chant n'était plus un caprice,
Il s'animait en courant sous les bois.
Mais l'écho mœlleux de la grève
Vibra lentement et se tut.
Je croyais avoir fait un rêve :
Hélas ! le charme était rompu !

Quand je passe par les prairies
Le soir au temps de la moisson,
Je mêle dans mes rêveries,
La jeune fille et sa vieille chanson.

Poésie antique et naïve,
Reflet des jours de nos aïeux,
Ne vous enfuyez pas craintive
Devant notre art si fade et si pompeux !
Restez ! Si la mode s'amuse
Aux froides douceurs d'aujourd'hui,
Vous avez seule, aimable muse,
Le secret d'en chasser l'ennui.

Quand je passe par les prairies,
Le soir au temps de la moisson,
Je mêle dans mes rêveries,
La jeune fille et sa vieille chanson.

Vous avez bercé notre enfance,
Consolé nos premiers chagrins,
Egayé notre adolescence :
Quels souvenirs valent ces vieux refrains?

Restez ! Il est à la veillée
Mille voix pour vous répéter !
Le poëte sous la feuillée
Aime tant à vous écouter !...

Quand je passe par les prairies,
Le soir au temps de la moisson,
Je mêle dans mes rêveries,
La jeune fille et sa vieille chanson.

Août 1863.



ALORS ET MAINTENANT.

—

Le grand-père, à quatre-vingts ans,
Est très vert pour son âge,
Sa morale de l'ancien temps
L'est encor davantage :
« Mes fils, dit-il, n'osèrent pas
« Déserter ma chaumière
« Pour aller l'oublier là-bas
« Sur la terre étrangère ;
« Et vénérant par dessus tout
« La langue des ancêtres,
« Ils la parlaient, libres partout,
« Devant nos nouveaux maîtres ! »
Grand-père, ah ! grand-père, à présent,
C'est différent, c'est différent !

« Leurs soucis n'étaient pas non plus
« D'être savants quand même.
« En science, du superflu
« Nous faisions tous carême.

" Franc, jovial et craignant Dieu,
" (O temps que je regrette !)
" On croyait au curé du lieu
" Sans croire à la gazette.
" Et le soir, rentrés au logis,
" Les enfants et le père,
" Chacun mettait pour le pays
" Un mot dans sa prière ."
Grand-père, ah ! grand-père, à présent,
C'est différent, c'est différent !

" Les bras des fils faisaient valoir
" La ferme paternelle,
" Tous savouraient dans le devoir
" La paix universelle.
" Filles, garçons, jeunes et vieux,
" Vêtus d'habits commodes,
" Ignoraient dans ces temps heureux
" L'esclavage des modes :
" Le luxe, suivi des huissiers,
" N'infestait point nos routes,
" Nul ne craignait ces officiers,
" Corbeaux des banqueroutes."

Grand-père, ah ! grand-père, à présent,
C'est différent, c'est différent !

Le bon vieillard nous dit parfois,
Branlant sa tête blanche :
" Bientôt va s'éteindre ma voix
" Dans la tombe où je penche :
" Gardez, oh ! gardez dans vos cœurs
" Votre Foi toujours vive !
" Gardez votre Langue et vos Mœurs,
" Enfants, quoiqu'il arrive !
" A l'union des Canadiens
" Doit tendre votre vie :
" Jadis c'était de tous les biens
" Le seul digne d'envie."
Grand-père, ah ! grand-père, à présent,
C'est différent, c'est différent !

Septembre 1868.

L'ANNÉE 1863.

—

Des exilés, des proscrits politiques
M'ont raconté, des larmes dans les yeux,
Que, chancelants, trônes et républiques,
Rois et sujets se divisent entre eux.
Ah ! disaient-ils, le canon des batailles
Ne frappe plus un peuple d'étrangers ;
Mais nos cités, nos chaumes, nos murailles,
Sont abattus sous ses coups meurtriers !

L'Europe impassible regarde
Tomber le rempart qui la garde
Des envahissements du Nord.
Seul, et brisé par tant de guerres,
Le Polonais, comme ses pères,
Se lève pour combattre encor !

La vieille Grèce, entière à l'anarchie,
Demande un roi qu'on ne peut lui trouver.
L'on combat contre et pour la monarchie :
Dieu perd son droit d'abattre ou d'élever.

Combien d'autres peuples s'agitent,
Se détruisent, se précipitent
Vers un avenir de malheurs !
L'Asie, asservie à ses maîtres,
Egorge ses fils pour des traîtres
Qui mouillent son or de ses pleurs.

Un saint vieillard que Rome aime et protège,
Comme le Christ est bafoué des grands.
L'impiété tend sa main sacrilège
Sur cette Eglise ouverte à tous les rangs.

Dernière grandeur qui s'allie
A la gloire de l'Italie,
A la gloire du monde entier,
La Papauté soutient l'orage
Dont l'enveloppe dans sa rage
Garibaldi le condottier.

Un prince hélas ! qui tremble pour lui-même,
Prétend jeter son sceptre souverain
Dans cette arène où l'or du diadème
Est convoité par le dernier vilain !

Partout, sur le sol du vieux monde,
J'entends la révolte qui gronde
Comme un Océan tourmenté !
Elle grandit ! monte ! s'élance !
Rien ne résiste à sa puissance
Qu'étourdit le mot : liberté.

Plus près de nous, sur ces jeunes rivages
Où la concorde habita si longtemps,
Le mal affreux, étendant ses ravages,
Vient décimer ses tristes habitants !

Quand la république-modèle
Voit s'évanouir autour d'elle
Jusqu'au prestige de son nom,
Le Mexique respire à l'aise
Sauvé par la valeur française......
Craint-il moins l'avenir ? oh ! non !

Un cri lugubre nous arrive
Des quatre points de l'horizon :
Comme un flot débordant la rive,
La force n'a plus de raison !
La foule déchainée, embrase,
Arrache, détruit, pille, écrase

Tous les symboles de la paix.
Un monarque avide de gloire
Ecrit les pages de l'histoire
Avec le sang de ses sujets.

Le champ s'ouvre à toutes les haines,
Aux complots de tous les partis.
Tel, qui parait rompre ses chaînes,
Vend son honneur à juste prix.
Ces hommes, corrupteurs perfides,
A ceux dont ils servent de guides,
Parlent : justice, humanité !
Mettant leur morale fragile,
Bien audessus de l'Evangile,
Par eux Dieu n'est pas respecté !

Rois, soldats, peuples et poëtes,
Voyez le tourbillon là-bas !
Puissants, vous tremblez dans vos fêtes
Ouvriers, vous comptez vos bras !
Inventez des armes nouvelles
Contre les murs des citadelles,

Et la démence des humains.
Le châtiment qui suit le crime
Marchant en vengeur légitime
Se trouve déjà dans vos mains !

Mais, protégé par les vertus qu'il aime,
Le Canada contemple l'ouragan.
Le ciel répand dans sa bonté suprême
Des jours de paix au bord du St. Laurent.
Ah ! le spectacle est là pour nous instruire ;
Malheur à ceux qui ne comprendront pas !
Quand le Seigneur va frapper ou détruire
Il est trop tard pour arrêter son bras !

Septembre 1863.



LES BUCHERONS.

—

Frappez d'estoc ! frappez de taille !
Les troncs aux flancs retentissants !
La forêt vous livre bataille
Et porte en ses rameaux puissants
Des défis toujours renaissants.

Pauvre gens partis de la ville
Au point du jour, par les grands froids,
Leur tâche ingrate est difficile
Durant l'hiver au fond des bois !
Mais la joyeuse insouciance
Ne les quitte pas un instant.
Leur devise est : Dieu ! confiance !
La hache au dos, causant, marchant,
La fatigue amène le chant.

Frappez d'estoc ! frappez de taille !
Les troncs aux flancs retentissants !
La forêt vous livre bataille
Et porte en ses rameaux puissants
Des défis toujours renaissants.

Sous les grands pins, dans les clairières,
Ou sur les lacs des environs,
Par les montagnes, les rivières,
Ils sont partout, nos bûcherons.
Le cœur léger d'inquiétudes,
Ravageurs comme l'ouragan,
Ils parcourent les solitudes
Jusqu'aux mers du soleil couchant,
Toujours luttant, toujours cherchant.

Frappez d'estoc ! frappez de taille !
Les troncs aux flancs retentissants
La forêt vous livre bataille
Et porte en ses rameaux puissants
Des défis toujours renaissants.

Conquérante du territoire,
La phalange des travailleurs
Ouvre des pages à l'histoire
Au prix des plus rudes labeurs.
Les coups pleuvent drus en cadence,
Sur le pied des arbres géants
Qui, traçant une courbe immense,
S'affaissent en rebondissant
Dans les flots d'un tourbillon blanc.

Frappez d'estoc ! frappez de taille !
Les troncs aux flancs retentissants !
La forêt vous livre bataille
Et porte en ses rameaux puissants
Des défis toujours renaissants.

La nuit les surprend à l'ouvrage,
Tel qu'un visiteur importun.
La tempête souffle avec rage :
" Gagnons le rendez-vous commun."
A la veillée, un ancien conte
Des histoires de revenants.
Les loups-garous ont sur leur compte
Des faits merveilleux et galants
Dont les témoins sont tous absents.

Frappez d'estoc ! frappez de taille !
Les troncs aux flancs retentissants !
La forêt vous livre bataille
Et porte en ses rameaux puissants
Des défis toujours renaissants.

Pour bannir les regrets d'absence,
L'amoureux chante une chanson
Que chacun écoute en silence
Comme un écho de la maison.
Puis, quand vient la fonte des neiges,
Quels transports ! quels ravissements !
Les écoliers de vingt colléges,
Pour s'envoler, sont moins pressants
Que ne le sont nos *hivernants*.

Frappez d'estoc ! frappez de taille !
Les troncs aux flancs retentissants
La forêt vous livre bataille
Et porte en ses rameaux puissants.
Des défis toujours renaissants.

Janvier 1864.

NE M'OUBLIEZ PAS.

A ***

—

La vie est un caprice, une reine qui donne
La joie ou les regrets, souvent à pleine main.
Aujourd'hui nous avons les plaisirs qu'elle ordonne,
Et des larmes viendront les racheter demain.

Puis l'absence ou l'oubli, trop sévère, environne
Tout ce qui nous fut cher, et l'emporte soudain.
Oubli !...cent fois plus dur que le cruel dédain,
Puisses-tu passer loin des vers que je crayonne !

Car je vais confier ce que je ne puis taire : [terre
En tous lieux, en tous temps, sur tous points de la
Un tendre souvenir accompagne mes pas...

O ! vous qui comprenez mon espoir, mes alarmes,
Epargnez à mon cœur les regrets et les larmes :
Nos beaux jours passeront, mais ne m'oubliez pas !

Juin 1864.

LES FILS DU ST. LAURENT.

Sol canadien, terre chérie.

—

Pauvres soldats blessés sur la terre étrangère,
Tristes vous revenez au foyer paternel :
Votre âme désolée, en sa douleur amère,
Voudrait n'avoir jamais quitté notre beau ciel !
Vous retrouvez ici la joie et la tendresse,
La sincère amitié vous embrasse en pleurant,
Dissipez ces chagrins dont le poids vous oppresse,
Revoyez vos beaux jours aux bords du St. Laurent !

Vous avez parcouru, conduits par la souffrance,
Le sentier des regrets qui mène au désespoir,
Car il vous a fallu la rude expérience
Pour aimer le clocher que vous venez revoir.
Ah ! trop d'infortunés cheminent sur vos traces
Qui feraient de leurs maux un aveu déchirant
Si le ciel, répondant à leurs désirs vivaces,
Les transportaient soudain aux bords du St. Laurent !

Un mal affreux sévit, qui dépeuple nos villes,
Enlève aux ateliers nos vaillants travailleurs,
Arrache des sillons les bras les plus utiles
Et suscite l'effroi dans tous les nobles cœurs.
Que notre nation dans un effort suprême
Echappe à ce fatal et dangereux penchant:
Le mot de l'avenir est dans le peuple même,
Nous verrons prospérer les fils du St. Laurent!

Que sont-ils devenus ces courageux athlètes
Qui, la hache à la main, pénétraient dans les bois
Et dont les coups vainqueurs portés dans ces retraites
Précédaient le drapeau vénéré de nos rois?
Cet amour du péril qui leur servait d'amorce,
Cette ardeur, ce vouloir ferme et persévérant,
Ce germe d'union qui leur donnait la force,
Ont grandi nos aïeux aux bords du St. Laurent!

Aujourd'hui, c'en est fait des vertus héroïques!
La froide indifférence a mis son pied partout.
Seules, les passions, les haînes politiques,
Dévorent le pays en semant le dégoût:

L'avenir paraît sombre à nos pâles courages,
Ils cherchent un travail facile et rassurant...
Puis, un jour, entraînés par le vent des orages
Ils tombent méprisés bien loin du St. Laurent.

Combien sont-ils là-bas, misérables esclaves,
Qui vendent la bravoure à nos adroits voisins !
Sur un faux champ d'honneur la mort couche ces [braves
Qui n'ont pas même un nom pour survivre aux [dédains.
Des bords du Potomac à la Louisiane,
Nos frères, comme vous, ont prodigué leur sang,
Un étranger les mène au son de la diane :
Ils semblent n'être plus les fils du St. Laurent.

Si l'antique valeur en eux paraît renaître
C'est qu'on l'achète hélas ! et que l'or est son prix !
Le triste mercenaire avili sous un maître
Cueille moins de lauriers qu'il n'aura de mépris.
Nos guerriers d'autrefois, le front couvert de gloire
Rapportaient au foyer un récit émouvant...
Qui donc voudra garder la honteuse mémoire
Qui flétrit à jamais ces fils du St. Laurent ?

De la postérité la justice implacable
Jugera sans merci les enfants égarés,
Et, posant froidement sa marque ineffaçable,
Ecrira sur leur tombe : " Ils sont dégénérés ! "
La voix de la raison, la sainte voix des prêtres,
Pour sauver leur honneur s'élèvent vainement :
Malheur aux imprudents qui se donnent des maîtres !
Notre cœur méconnait ces fils du St. Laurent.

Mais que dire, ô douleur ! des hommes sacriléges,
Dans leur trafic infâme à demi protégés,
Qui tendent parmi nous de misérables pièges ?
Anathême ! anathême à ces bourreaux gagés !
Le sang qu'ils ont vendu c'est le sang de leurs frères !
Les verrons-nous toujours d'un œil indifférent
Porter la flétrissure en hideux caractères
Et souiller de leurs pas les bords du St. Laurent !

O vous que le destin ramène sur nos plages,
Rendez grâces à Dieu qui vous les fait revoir,
Et d'exemple instruisez le peuple des villages
Pour maintenir ses pas au chemin du devoir !

Dites-lui qu'il s'attache au sol de la Patrie,
Que là sont ses exploits ! qu'il sera fort et grand
S'il conserve pour lui ses bras, son industrie,
S'il garde ses vertus au bord du St. Laurent.

Rachetez votre faute au prix des sacrifices,
Soyez également apôtre et citoyen ;
Gravez ces vérités, belles sans artifices,
Au seuil presque désert du hameau canadien :
—Le travail ennoblit quand le devoir le guide ;
Le courage en tous lieux arrive au premier rang ;
Un sort paisible attend le colon intrépide,
Sa tombe sera chère aux fils du St. Laurent !—

août 1864.



CHANSON.

—

Ami, tu veux, pour me distraire,
Que ma plume aborde un sujet,
Ou que ma gaité solitaire
S'éveille en jetant un reflet.
Ne sais-tu pas que sur la page
Où je voudrais suivre ton doigt,
Un nom, une adorable image
Passent entre les mots et moi ?

Ainsi, quand le soleil m'invite
A battre les champs et les prés,
Mon œil avec regret l'évite :
Tous mes plaisirs sont exilés !
Je rêve une chanson nouvelle
Dont chaque rime est un trésor,
Pour la chanter à la plus belle :
Mon Angéline aux cheveux d'or !

août 1864.

EVOCATION.

VERS ÉCRITS DANS VINGT ANS D'ICI.

—

Qui n'a pas dans son existence
Un souvenir doux à cacher,
Qui résiste avec persistance
Aux efforts que l'esprit fait pour l'en arracher ?

Quand, la mémoire aidant, on regarde en arrière,
Rempli de regrets superflus,
Aux temps heureux de sa carrière
Que de beaux jours on voit...qui ne reviendront plus !

Je vois, au printemps de ma vie,
Je vois dans un rayon se dresser devant moi
Un nom, une image chérie
Qui jadis posséda mon amour et ma foi.

Ses grâces, sa beauté, son esprit, sa jeunesse
M'avaient enchaîné sur ses pas.
Puis, un jour, son regard tout chargé de tendresse
M'avait dit : ne me quitte pas !

J'allais livrer à l'espéranco
Le cœur de cette enfant qu'un hasard me donnait,
Quand, touché par la main de ma propre souffrance
Je repoussai soudain le mot qu'elle disait.

Dieu me garde, lui dis-je, au bord de cette abîme
Où vous passez cueillant les roses du chemin,
Dieu me garde d'aimer ! Votre amour est sublime
Mais on ne conduit pas le bonheur par la main.

Le part que le ciel me réserve
Demande à l'incertain le pain de chaque jour :
Je suis fait pour lutter ; que mon travail me serve,
Il ne pourrait jamais mériter votre amour.

Ils s'envolent si vite, hélas ! les chants de l'âme !
Tant de maux font couler la source de nos pleurs !
Oh ! conservez en vous jalousement la flamme
Qui s'éteindrait dans les douleurs !

Car tout change ici bas !—L'espoir et l'amour même
Meurent ensevelis au fond du souvenir !
Ou, quand malgré le sort, on s'abstine et l'on aime
C'est pour pleurer, c'est pour souffrir !

N'aimez pas! N'aimez pas l'infortuné poëte!
Comme l'oiseau, son frère, il ne peut que chanter.
Laissez-le seul errer dans sa marche inquiète:
Enfant, d'autres amours viendront vous consoler...

Je lui parlai longtemps.................
.................Le monde est un empire
Où règnent là vertu, le talent, la beauté :
Ce fût pour lui bientôt que brilla son sourire.
Moi, j'avais reconquis ma triste liberté.

Ils sont bien loin ces jours d'ivresse.
Qui sait si de mes yeux je pourrai la revoir?
Tout en traçant ces vers, son image se dresse,
Je revois mon passé comme dans un miroir!

Qui n'a pas dans son existence
Un souvenir doux à cacher,
Qui résiste avec persistance
Aux efforts que l'esprit fait pour l'en arracher?

septembre 1864.

ELLE EST PARTIE.

—

Avec des larmes dans les yeux
Je revois ce toit solitaire !
Ici, jadis, j'étais heureux...
Autant qu'on peut l'être sur terre.

Tout m'y parle des temps joyeux
Où, me recevant comme un frère,
Ses plaisirs, ses peines, ses jeux
M'étaient confiés sans mystère.

Dans mon cœur je réveille, hélas !
Des souvenirs sans espérance :
Le passé ne reviendra pas !

En vain pour calmer ma souffrance
Je veux retourner sur mes pas !...
Tout me rappelle sa présence !

octobre 1864.

LE DÉFRICHEUR.

ÉCRIT EN LISANT "JEAN RIVARD."

Pâle artisan que la faim presse,
Jeune homme au cœur ardent et fort,
Pourquoi, courbé sous la détresse,
Accuser la rigueur du sort ?
Suivez ce sentier solitaire
Qu'avec vous je vais parcourir :
Voici l'exemple, ô prolétaire,—
Vous tous qui parlez d'avenir !
Que je vous montre un hermitage
Où règne le parfait bonheur,
Là vous contemplerez un sage
Dans la véritable grandeur.

Sous les arcades de verdure
Où le rossignol fait son nid,
J'entends crépiter les ramures,
Puis un long choc sourd retentit.

Avançons jusqu'à la clairière :
C'est un géant de la forêt
Qui, sous la hache meurtrière,
Chancelle et succombe à regret.
Les grands bois noircis par la flamme
Se dressent clairs et dépouillés,
Laids squelettes qui n'ont plus d'âme,
Que la main de l'homme a fouillés !

C'est ici !—Le combat se livre,
La victoire est aux travailleurs.
Le sol vous attend pour y vivre,
Il s'ouvre à tous les nobles cœurs.
Emparez-vous de l'héritage
Que vous ont laissé vos aïeux :
Votre gloire est dans son partage,
L'avenir est devant vos yeux !
Enfoncez-vous dans ce domaine
Au plus épais des bataillons,
Et que votre bras se promène
Par les côteaux et les vallons.

Le défricheur, ferme, intrépide,
N'a que sa volonté pour loi,
Et son seul intérêt pour guide,
Car le défricheur c'est un roi.
Un roi qui se taille un royaume,
Ainsi qu'un autre conquérant,
Dans la part que Dieu donne à l'homme
Aux rivages du St. Laurent !
Il lutte, sans repos ni trève,
Corps-à-corps avec la forêt ;
Ses travaux sembleraient un rêve
Au citadin qui les verrait.

Sans jamais connaître le doute,
Le doute qui tue en naissant,
Joyeux, il ébauche sa route
Vers un horizon florissant.
Il lui faut une étrange audace
Et le sens d'un cœur bien placé
Pour oser affronter en face
Les maux dont il est menacé !...

Courageuse Persévérance,
Au seuil du pionnier canadien
Vous êtes avec l'Espérance
Sa vertu, sa foi, son soutien !

Ce nouveau créateur, ce maître,
Verra s'accroître autour de lui
L'abondance qu'il fera naître
Partout où son fer aura lui.
Bientôt, au pied de la colline,
Sur le terrain qu'il a conquis,
Un village agreste dessine
Ses champs nourriciers du pays...
Que sont les discours pathétiques
Prêchant l'amour et l'union,
Ou les intrigues politiques
Près de sa modeste action !

Les Trois-Rivières, octobre 1864.

PREMIER BILLET.

—

Ton premier billet, mon aimable amie,
Avec son naïf et touchant aveu,
Rend quelque saveur à ma triste vie
Qu'un destin fatal enchaîne en ce lieu.

Puisque loin de toi, par la Providence
Je suis retenu malgré nos amours,
J'accepte le mot : courage, espérance,
Que tu m'as donné comme un doux secours.

Déjà, tu le sais, ma peine est extrême,
J'ai plus d'un soucis, plus d'un vague effroi,
Et pourtant, Martha, tu le sais toi-même,
Si je tremble ainsi ce n'est pas pour moi ;

C'est pour l'avenir qu'en femme tu braves,
C'est pour ton bonheur, c'est pour ton repos !
Car ils sont nombreux hélas ! les entraves !
Je voudrais, Martha, t'épargner ces maux.

octobre, 1864.

EN ATTENDANT.

IMITÉ DE G. T. LANIGAN.

—

Le salon joyeux, mais désert...
Une guitare...Un gant de femme...
Des fleurs au doux et pur dictame...
Et, sur le divan pourpre et vert,
Mes rimes dans l'album ouvert...

Ce ruban bleu !...Des broderies
Eparses autour du métier...
Mon cœur plein d'images chéries...
Et, pour rompre mes rêveries,
Un pas qui descend l'escalier !...

novembre 1864.

LA PATINEUSE.

—

Belle patineuse intrépide,
Glisse sur ton patin rapide,
Glisse, voltige et tourne encor !
La foule enthousiaste admire
Ta noble pose qui se mire
Dans le cristal du port !

De la grève,
D'où s'élève
Un cri d'admiration,
Tu t'élances
Et balances
La plume ombrageant ton front,

Souriante,
Confiante,
Sur tes deux lames d'acier,
Ta tournure,
Leste et sûre,
Semble tous nous défier.

Sur ta trace,
Joyeux, passe
L'essaim de nos patineurs ;
Ton pied, vite,
Les évite,
Et retient les promeneurs.

Que d'adresse,
De vitesse
On déploie à ce concours !
Mais tu voles,
Cabrioles,
Et bondis sur le parcours !

Va ! rieuse
Patineuse,
Les fatigant jusqu'au soir !..
Sur mon âme,
Quelle flamme
Pétille dans ton œil noir !

Toujours prête,
Rien n'arrête
Tes triomphes commencés :
Sans mot dire,
Tu peux rire
Des amoureux distancés !

Belle patineuse intrépide,
Glisse sur ton patin rapide,
Glisse, voltige et tourne encor !
La foule enthousiaste admire
Ta noble pose qui se mire
Dans le cristal du port !

décembre 1834.

A UN MUSICIEN.

—

Où sont les notes inspirées
Dont vous possédez le secret,
Pour que nos âmes enivrées
Répondent à vos chants dans un accord parfait !

Où trouver l'art qui vous inspire,
Qui vous rend fort, terrible et doux ;
Où sont les accents pour redire
Les divins sentiments qui nous viennent de vous !

Mais non ! votre beau privilége
N'est pas du ressort d'un mortel.
Retirons la main sacrilége
Qui voudrait vainement ravir le feu du ciel !

Contentons-nous d'aimer, de croire
Au génie, ardent créateur,
Et d'avoir en notre mémoire
L'aimable souvenir de ce rêve enchanteur !

Montréal, 1865.

LE BON PASTEUR.

—

Le curé de notre village,
Hélas ! est remonté vers Dieu !
Ses nobles travaux, son grand âge,
Reçoivent leur prix au saint lieu.
Le cher souvenir qu'il nous laisse
Par des mots ne peut s'exprimer :
Nous aimons qui sut nous aimer,
Le bon pasteur prodigua sa tendresse :
Nous aimons qui sut nous aimer.

C'était l'appui de l'infortune,
L'ami du pauvre cœur souffrant,
Car jamais la plainte importune
Ne le trouvait indifférent.—
Aussi, de l'enfance à la tombe,
Toujours joyeux, tendre et zélé,
En lui chacun s'est consolé !
Il est passé comme un fruit mûr qui tombe.
Sans lui chacun s'est désolé.

Rendre justice à sa mémoire,
C'est raconter mille bienfaits.
Sa vie entière est une histoire
Féconde en exemples parfaits.
Modeste et rempli d'indulgence,
Mais ferme, ardent et courageux,
Quel dévouement aux malheureux !
Sa charité semblait la Providence.
Quel dévouement aux malheureux !

Aux devoirs de son ministère
Il joignait ceux du citoyen.
Par sa liberté salutaire
Le prêtre est notre ange gardien.
Comme il embrassait notre cause !—
Contre des gens par trop adroits
Il savait défendre nos droits.—
Ah ! de nos jours le talent se repose !
Il savait défendre nos droits.

Il était savant,—sa science
Etait un livre ouvert à tous.
Sa voix réglait la conscience.
Son bras travaillait avec nous.

C'est lui que la forêt profonde
Vit le premier guider nos pas !
Quel labeur ne bravait-il pas ?
Pour être utile, obligeant tout le monde,
Quel labeur ne bravait-il pas !

Il enseignait à la jeunesse
Le mot sacré de l'avenir :
" Ouvrez le sol !— et la richesse
Au défricheur viendra s'offrir !"
Digne émule de nos apôtres,
Il nous disait comme à des fils :
" Après Dieu, tout pour son pays !"
Que ses vertus, enfants, restent les nôtres :
Après Dieu, tout pour son pays !

Conservons, sous nos toits champêtres,
Le respect de ce nom béni.
A ceux des illustres ancêtres
Puissions-nous le voir réuni !

Fiers de sa belle intelligence,
Nous héritons de ses travaux
Si riches en bienfaits nouveaux.
Quel monument vaut la reconnaissance ?
Nous héritons de ses travaux.

janvier 1865.



ADIEU A L'EGLISE DE MA VILLE NATALE.

—

O temple de la foi chrétienne,
Mon asile aux jours du malheur,
Que ce dernier chant t'appartienne !
Reçois l'adieu de ma douleur.

Une autre voûte que la tienne
Abritera mon front rêveur,
Fais que son aspect me soutienne
Si le sort me garde rigueur !

De partout monte la prière
Quand de sa modeste carrière
L'homme s'élance à l'Infini,

Mais, temple par les ans brûni,
Toujours mon regard en arrière
Recherchera ton seuil béni !

Les Trois-Rivières, avril 1865.

PRIÈRE.

—

Mon Dieu, je sens qu'en ta bonté
Réside ma seule espérance :
Tant de maux portent la souffrance
Au fond de mon cœur agité !

Ah ! sois l'appui de ma faiblesse,
Mon ami, mon consolateur !
Que ton regard jamais ne laisse
Mon pas errant sans protecteur !

Et qu'à chaque nouvel aurore,
Me souvenant de tes bienfaits,
Je reporte à toi que j'adore
Mes jours de tourment ou de paix.

1865.

PRESSENTIMENT.

A CAROLINE...

—

Au bord du lac aux flots profonds,
Pour charmer les longs jours d'absence,
Je laisse envoler mes chansons :
Faibles cris de mon impuissance.

Si l'œil s'arrête à l'horizon
L'esprit peut franchir la distance.
Je vois la route—la maison—
Soudain je suis en ta présence !

O bonheur ! tu vas me parler,
Ton œil bleu me voit et rayonne !
Ton cœur vers moi va s'élancer !...

Mais la vague qui tourbillonne
Semble me plaindre et murmurer :
" A quel vain rêve il s'abandonne ! "

Au bord du lac Ontario, 1865.

MAI.

A MA MÈRE.

—

Quel beau soleil rajeunit la nature !
Souffle divin des brises du printemps,
Rapportez-nous les fleurs et la verdure,
Le saint espoir, les amours souriants !
Allons aux champs ! que loin du bruit des villes
S'écoule en paix ce jour de vrai bonheur.
Les souvenirs reviendront plus dociles
Aux doux attraits de ce calme enchanteur.

Déjà murmure, à travers le bocage,
L'onde qui va féconder nos moissons.
J'écoute un chant parti de ce feuillage :
L'oiseau répond à mes folles chansons.
Beaux jours de mai, paisibles rêveries,
Oh, revenez ! vous me plaisez toujours !
Je vous revois, mes campagnes chéries,
Et j'ai besoin de chanter mes amours.

Au bord des prés, sur l'herbe qui repousse,
Plus de soucis, plus de vagues chagrins.
L'esprit s'anime, et la vie est si douce
A contempler ces charmes souverains !
A ce réveil des splendeurs de la terre
Mon âme jette un cri de liberté :
Vers Dieu jaillit l'élan de ma prière,
Où bien souvent un nom est répété !

Niagara, 1865.



LES BLÉS SONT BEAUX.

—

Les blés sont beaux ! Les champs sont verts.
Le soir tombe sur la prairie.
L'oiseau répète ses concerts.
Je m'enivre de poësie.

Mon pied froisse les doux gazons
Tous parsemés de fleurs sauvages.
L'odeur des foins monte aux maisons.
Plus de bruit dans les paturages.

L'eau murmurante des ruisseaux
Glisse sous les arbres antiques :
Apprenez-moi des chants nouveaux
Qui valent ces riens poétiques !

Solitaire au bord du chemin,
Mollement s'en vont mes pensées.
Pour attendre ici le matin,
Je dormirais dans les rosées.

Les blés sont beaux, les champs sont verts.
Le soir tombe sur la prairie.
L'oiseau répète ses concerts.
Je m'enivre de poésie !

Sur les côteaux de la Baie-du-Febvre, 1865.



LE SOIR.

A MA SŒUR.

—

J'aime les champs lorsque le soir qui tombe
Dore un instant les gerbes des grands blés,
Et qu'à la ferme où rentre la colombe,
Les moissonneurs sont déjà rassemblés.
Loin des cités que la nature est belle !
J'ai soupiré pour elle tant de fois !
Je viens revoir, à la moisson nouvelle,
Les beaux soirs d'autrefois !

Le soleil fuit et réveille au bocage
Des chœurs muets pendant les feux du jour.
Comme un adieu, la cloche du village
Bat lentement la retraite à son tour.
J'aime laisser ma marche solitaire
Fouler sans but vingt sentiers différents,
Mon âme écoule à l'heure du mystère
Les murmures des champs.

Tout un concert s'élève des prairies,
Il prend sa note au chant des grandes eaux.
L'ombre a parlé. L'ange des rêveries
Vient nous surprendre au contour des côteaux.
J'aime laisser ma marche solitaire
Fouler sans but vingt sentiers différents !
Mon âme écoute à l'heure du mystère.
Les murmures des champs.

1865.



L'AMITIÉ.

—

Je suis sensible à l'amitié,
C'est mon seul bonheur sur la terre,
Et je regarde avec pitié
L'homme dont le cœur peut s'y taire.

J'ai chanté dans bien des buissons
Des amours plus ou moins fidèles,
Mais en écoutant mes chansons
L'Amour s'enfuit à tire-d'ailes.

Quand l'amitié me tend la main
Je romps avec toutes mes craintes,
N'attendant plus du lendemain
L'amour, ses tourments et ses feintes.

Heureux de plaire à qui me plait,
Je laisse en paix couler ma vie.
Pour que mon bonheur soit complet
J'éloigne l'amour et l'envie.

septembre 1865.

CHANT DES ARTISANS CANADIENS.

—

Au sein de nos luttes civiles,
Dans ce peuple inquiet, justement alarmé,
En dehors de l'intrigue ou végètent les villes,
Un noyau d'hommes s'est formé.
Ce sont des travailleurs de qui l'intelligence
Ouvre des horizons sur un monde nouveau :
Les partis sont déchus !—le droit et la puissance
Sont l'industrie et son drapeau !

Un jour se lève sur nos têtes,
Il renferme pour nous des instants solennels.
Les gloires du passé, les sanglantes conquêtes
N'ont plus d'adeptes ni d'autels.
C'est à nos ateliers, c'est au marteau sonore
Qu'il nous faut demander le prix de nos exploits,
Et nous donner la main pour triompher encore
Par la plus belle de nos lois !

Que devient la diplomatie?
Qui sait vers quel abîme elle nous traînera?...
L'artisan porte en lui l'amour de la patrie,
Et son travail la sauvera!
Nous la ferons grandir par ses ressources mêmes,
Exploitant son génie au profit de son nom,
Afin de lui trouver, dans des périls extrêmes,
D'autres sauveurs que le canon.

Debout! car l'avenir s'entr'ouvre
Pour nous montrer le but où vont les nobles cœurs :
Dans nos arts florissants, que l'étranger découvre
Des rivaux, sinon des vainqueurs!
Qu'on transforme l'État en Ligue, en République,
Nous voulons, nous aussi, l'affermir sous nos pas :
Ensemble levons-nous, comme l'Atlas antique,
Portant un monde dans nos bras!

C'est la Volonté Souveraine
Qui veut par notre main cicatriser nos maux.
Elançons-nous, amis, par le val et la plaine,
Par les campagnes, les hameaux!

Quand le travail nous livre à l'envi sa richesse,
Hâtons-nous, hâtons-nous d'en prendre notre part !
C'est le fruit savoureux d'une aimable tendresse,
Car Dieu ne fait rien au hasard.

Il veut que l'homme ici domine,
En marchant à la voix de son commandement.
Il met dans sa pensée une flamme divine.
Son adresse est un instrument.
L'œuvre patriotique est un combat sans trève,
Que le souffle d'en haut doit toujours animer !
Les aïeux nous ont fait, dans un grand et beau rêve,
Notre Canada pour l'aimer.

Aimons-la donc cette Patrie.
En créant sur son sol un pouvoir respecté ;
En donnant à nos fils l'amour de l'industrie,
Ce germe de la liberté !
Que, sans chercher l'éclat d'honneurs imaginaires,
Ils fuient des parchemins le contact dangereux ;
Qu'honnêtes ouvriers, dans leurs modestes sphères,
Ils soient les simples, les heureux !

Que leur front jamais ne rougisse
Auprès d'un bachelier, d'un pompeux citadin.
L'honneur marche souvent au bord d'un précipice :
Qui répondra du lendemain ?
Pour le garder sans tache à l'abri de l'orage,
Nous préférons l'utile et paisible métier,
Bien qu'il faille parfois craindre pour son courage,
En suivant seul l'âpre sentier.

Sans doute, il est beau d'entreprendre
La lutte qu'au destin doit livrer un talent ;
Sans doute, avec respect nous apprenons à rendre
Hommage au savoir triomphant.
A chacun sa carrière !—il faut que la science
Promène son flambeau dans toute obscurité,—
Travaillez, vous aussi, frères ! la Providence
Veut l'ordre avec l'activité !

Enfants, à chacun sa carrière !
La nôtre a ses dangers comme elle a ses vertus.
Dans cet apostolat, dont notre âme est si fière,
Les travailleurs sont les élus !

Pour défendre nos droits sachez bien les connaître.
Vous sauverez le peuple en restant son soutien.
Le siècle, qui flétrit et l'esclave et le maître,
Donne la gloire au citoyen.

Il est une heure dans la vie
Où l'on reçoit, enfin, le prix de nos efforts ;
D'un repos mérité notre tâche est suivie :
La paresse a trop de remords.
Nos pères ont toujours retrempé leur audace
Aux sources du travail et de l'adversité :
Le Castor doit rester au blason de leur race.
Ah ! flétrissons l'oisiveté !

Réveillez l'ardeur admirable,
Qui fut, aux jours d'épreuve, un garant d'avenir,
Alors que, nous liguant sous les feuilles d'érable,
Il fallait combattre ou mourir.
Le danger, renaissant sous des formes nouvelles,
Attire la valeur sur un terrain nouveau.
Mais vous marcherez forts si vous restez fidèles
A l'industrie, à son drapeau !

novembre 1865.

LA BELLE MEUNIÈRE.

VIRELAI POPULAIRE ANGLAIS.

—

—Par les chemins, qui donc, ma belle,
Vous attire si bon matin ?—
Et, rougissant, la jouvencelle
Dit : “ Seigneur, je vais au moulin.”

—Le cristal bleu de la rivière
A bien moins de limpidité
Que ton joyeux regard, ma chère.
— “ Monseigneur est plein de bonté.”

—Quel frais minois ! quel port de reine !
Approche, enfant : vrai ! tu me plais !
A tant de grâce souveraine
Il faut pour logis un palais,

Monte en croupe et sois ma maîtresse,
Viens ! je suis chevalier-baron......
... Mais pourquoi cet air de tristesse
Et cet incarnat sur ton front ?

Ne fuyez pas, mademoiselle,
Vous aurez mon titre et mon cœur :
Je vous conduis à la chapelle.
— " Merci, c'est beaucoup trop d'honneur."

—Qui donc êtes-vous, ma charmante,
Pour refuser un chevalier ?
Quelque Dame riche et puissante ?
— " Je suis la fille du meunier."

—Quoi, du meunier !—Dieu me pardonne !
J'en suis marri pour ton bonheur :
Je ne puis t'épouser, ma bonne...
— " Qui vous a demandé, Seigneur ?'

novembre 1865.

LE TOMBEAU DU MARIN.

POUR L'ALBUM DE MON AMI E. GÉRIN.

—

Au bord des flots grondants, sur la rive déserte,
S'élève solitaire une modeste croix
Que les sombres rochers et la nature inerte
Environnent d'un deuil fier et calme à la fois.

Dans les jours de tempête où le vent et la lame
Viennent livrer assaut aux sommets dentelés,
Quand l'Océan mugit, s'agite, tonne, brame,
Et présente aux regards ses remparts désolés,
Une lame parfois, comme un géant horrible,
Se dresse, murmurant son lugubre refrain,
Puis déferle en couvrant avec un bruit terrible
Le tombeau du marin.

C'est là qu'il est venu terminer sa carrière.
Par une nuit d'orage, en abordant au port,
Son vaisseau mutilé s'est brisé sur la pierre,
L'homme fut entraîné par l'ange de la mort.

Près des champs périlleux où lutta son audace,
Il dort comme bercé par le fracas des flots,
Le perfide Atlantique à ses pieds roule et passe,
Lui jetant des clameurs chères aux matelots.

Les joyeux nautonniers rasant ces bords funestes,
Racontent sa valeur et redisent son nom,
Sa mémoire demeure à côté de ses restes :
C'était un vaillant cœur, un tendre compagnon.

Un jour un voyageur descendit sur la plage
Et dirigea pensif son pas vers les hauteurs.
Le guide lui montra sous un rosier sauvage
Ce tombeau dont l'aspect fit déborder ses pleurs.

Lors, tombant à genoux, saisi d'un trouble extrême,
Il pria le Seigneur pour le pauvre marin,
Et répéta souvent : béni celui qui t'aime,
Mon Dieu j'ai tant souffert par ce coup de ta main !

Il pria fort longtemps. Plongé dans sa tristesse,
Le passé revenait poignant et douloureux,
Tandis que son regard, tout rempli de tendresse,
S'abaissait vers la terre en descendant des cieux...

Il se souvint qu'un soir, au milieu de décembre,
Sa mère, entrant soudain, voilà ses traits défaits,
Et dit à ses enfants qui jouaient dans la chambre,
Que leur père parti ne reviendrait jamais.

Dans la triste maison où tomba la nouvelle,
La foudre aurait produit moins de saisissement :
L'infortune prenait dans sa serre cruelle.
Trois êtres sans appui dans leur isolement.

Il se souvint de plus qu'en proie à la misère
L'avenir se fermait devant lui sans retour,
Mais que devenant fort tout-à-coup pour sa mère,
Il lui donna depuis son travail, son amour.

Le monde lui jeta sa triste indifférence
Qui permet aux heureux d'oublier le malheur.
Faible et seul, il avait pour tout bien l'espérance.
Son courage grandit au sein de la douleur.

Abandonné vingt ans de l'aveugle fortune,
Il vécut résigné, lutta sans nul repos,
Dédaignant d'élever une plainte importune
Ou d'accuser le sort par un amer propos...

Quand il redescendit le sentier de la grève,
Un vide immense au cœur lui reparla de Dieu.
A son abattement aussitôt faisant trève,
Il vainquit sa douleur par un dernier adieu :

Adieu ! j'ai terminé mon saint pélérinage,
Je suis venu de loin vénérer ce tombeau,
Ce fut le rêve aimé qui berça mon jeune âge,
J'emporte un souvenir à jamais cher et beau.

Adieu ! protège-moi dans les maux de la vie,
Mon père, j'ai besoin de m'appuyer sur toi !
Conduis mon pas errant, garde qu'il ne dévie
Du chemin de l'honneur, du guidon de la foi.

J'aborderai par là, sans remords, sans alarmes,
La carrière où le ciel me voudra maintenir.
Il est un doux secret qui sèche bien des larmes :
C'est prier, travailler, se soumettre et bénir.

Québec, novembre 1865.

L'OISEAU D'HIVER.

—

Dans le sapin couvert de neige,
Que chantes-tu, petit oiseau ?
Si l'œil de Dieu ne te protége,
Tu vas périr sur ce rameau.—
Mais non ! Ta gaîté calme et pure
S'épanchera malgré le froid :
Dans les frimas ou la verdure
Tu sembles heureux comme un roi !

Celui qui t'a donné la vie,
Sensible à nos revers nombreux,
Garde l'être qui chante ou prie
Quand viennent les jours rigoureux.
Si trop souvent notre courage
Chancelle au souffle du malheur,
C'est que nous maudissons l'orage :
Pourtant l'épreuve a sa valeur !

Petit oiseau, qui sait le nombre
Des maux dont chacun doit tribut ?
Il faut voir l'avenir moins sombre
Et, confiant, marcher au but !
Des talents que le ciel nous donne
Sachons bien connaître le prix :
Sous la branche où ta voix fredonne
Les bienfaits de Dieu sont compris.

Les Trois-Rivières, janvier 1866.



F. X. GARNEAU.

—

Un monument ! du granit pour sa tombe
O Canada fier de ta liberté !
L'historien de nos gloires succombe :
Grave son nom pour la postérité !
Ouvre en pleurant, Muse de la Patrie,
Le livre d'or où brillent tes héros.
Il t'a donné les beaux jours de sa vie
Et tu lui dois tes lauriers les plus beaux.

Assez longtemps son courage docile
A su plier sous d'étranges mépris !
L'intelligence a des droits qu'on exile
Ou qu'on mesure à l'esprit des partis !
La Mort, enfin, plus juste, moins cruelle,
Va lui marquer sa place au premier rang...
Hélas ! faut-il qu'il ne tienne que d'elle
L'honneur qu'il verse aux fils du St. Laurent !

Un monument sur sa tombe muette !
Qu'il dise au peuple où dorment ces vertus,
Et qu'à ses pieds l'artiste, le poëte
Aillent rêver aux jours qui ne sont plus !
Car sa parole a révélé nos pères,
Trop inconnus de leurs propres enfants.
Epris d'amour pour nos vieilles bannières,
La Gloire et lui sont un couple d'amants !

12 février 1866.



PRIÈRE DU MATIN.

—

Mon Dieu que ton soleil est beau,
Quand on espère et quand on aime !
Devant l'éclat d'un jour nouveau
Je bénis ta bonté suprême.

Sonnez, chantez, gais carillons,
La voix des cloches m'est si chère !
C'est Dimanche, et, tous, nous allons
Dire avec vous notre prière,

Pour rendre hommage à l'Eternel,
Pour secourir toute espérance,
Pour voir se tourner vers le ciel
Le sceptique dans sa souffrance.

Il est si bon de vous aimer,
Père qui gouvernez le monde,
Que tout cœur froid peut s'animer
Sous votre lumière féconde !

St. Jean, avril 1866.

A DE JEUNES ÉPOUX.

—

Avoir l'espoir pour partage
jusqu'à la fin de mes jours,
et toujours
me consoler à tout âge
des malins et sots discours ;

n'avoir châteaux en Espagne,
ni soucis du lendemain,
car en vain
à la ville, à la campagne,
l'on croit l'avenir certain ;

accueillir toute infortune
sans marchander le bienfait,—
satisfait,
aimer pour ça la fortune,
c'est un rêve—je l'ai fait.

Les hasards de l'existence
rendent tous nos calculs faux.
Nos défauts
brisent avec persistance
nos glorieux échafauds.

Seul, l'amour, que l'on rejette,
s'acharne à suivre nos pas
ici-bas.
Quoiqu'il fasse et qu'il projette,
l'homme le fuit à grands pas.

C'est folie, erreur profonde,
que d'enlever notre cœur
au bonheur!
Le plus beau combat du monde
c'est de braver le malheur.

Savoir partager sa vie
(surtout la conduire à deux
amoureux,)
bannir l'orgueil et l'envie,
c'est le secret d'être heureux.

Ottawa 1866.

LA CRITIQUE.

—

Quoi ! j'oserais mettre en pratique
Le conseil que vous me donnez :
A l'œuvre austère du critique
Mes refrains seraient condamnés !
La belle erreur où l'on me jette !
Que de gens me diraient : Holà !
Retournez à votre musette,
Chanson que tout cela !

Chanson ! chanson ! la chose est sûre.
Exemple : comment dire en vers
Qu'à cheval, à pieds, en voiture
Les fats sillonnent l'univers ?
Ce Monsieur, là-bas, qui me guette,
Sentant la pointe me dira :
Retournez à votre musette,
Chanson que tout cela !

L'on connait plus d'un prolétaire
Digne d'un rang dans mes couplets.
Je sais aussi tel militaire
Qui parade aux beaux jours de paix.
Pourquoi voulez-vous donc qu'on jette
La pierre à tous ces farceurs-là ?
Retournons à notre musette,
Chanson que tout cela !

Les gros mots sont aux journalistes,
Je n'ai pas le droit d'en user.
D'ailleurs, trouvez des moralistes
Puisqu'il nous faut moraliser.
Ma part de travers est complète,
Ne m'inculquez point celui-là.
Retournons à notre musette
Chanson que tout cela !

mai 1866.



LA VEILLE DES NOCES.

IMITÉ DE G. T. LANIGAN.

—

Nous étions tous deux au pied de la rampe,
Je la contemplais un dernier moment ;
Belle et rayonnante aux feux de la lampe,
Sa main dans ma main posait doucement.

Muettes les voix, les yeux vont à l'âme :
Son bras s'arrondit autour de mon cou,—
J'effleurai sa lèvre—un baiser de flamme
Ebranla mon cœur à le rendre fou !

Puis, dans l'escalier, rouge, bondissante,
Elle s'élança :—" Bonsoir, au revoir !...."
Je me trouvai seul.—" Allez, ma charmante :
Demain plus n'aurons à dire bonsoir !"

LUCIE.

—

Je la voyais, dans mon enfance,
La blonde enfant aux grands yeux bleus,
Mêlée avec insouciance
Aux bruyants éclats de nos jeux.
" Sa rêverie est singulière,
Disaient les gens des alentours,
" Pourtant, elle est douce et peu fière :
" Lucie, où donc sont tes amours ? "

Dans sa jeunesse radieuse
Je la revis à dix-huit ans,
Bonne, indulgente et gracieuse,
Mais le désespoir des amants !
Son front, où rayonne une flamme,
Pensif est le même toujours.
Qui donc préoccupe ton âme ?
Lucie, où donc sont tes amours ?

Pour elle les plaisirs du monde
Remplissent en vain la Cité.
Partout où la misère gronde,
C'est l'ange de la charité !
On dirait que la Providence
A besoin d'elle tous les jours
Tant elle est chère à l'indigence...
Lucie, as-tu là tes amours ?

Belle à voiler un marbre antique,
Esprit calme et délicieux,
Couverte d'un reflet mystique,
Qui rêve d'elle songe aux cieux...
Hier, passant au cimetière,
J'entends prier, sitôt j'accours,
Je vois des fleurs sur une bière :
Lucie est avec ses amours !

St. Armand, mai 1866.

MARTHA.

—

L'autre était brune et sémillante,
Toute de flammes, de chansons,
Folle gaité, prunelle ardente.
Vivant du cœur comme une amante,
Et pourtant, sans illusions.

Elle était reine, la coquette,
Aux clartés des lustres du bal !
Gare à qui lui contait fleurette
Il s'enferrait—sage ou poëte—
Et Martha riait de son mal !

Un jour, sans éclat, sans mystère,
Par un plan d'avance conçu,
Le papillon quitta la terre...
Il a pris, dans un monastère,
Un nom que je n'ai jamais su.

NUIT D'ÉTÉ.[1]

A MON AMI F. X. A. TRUDEL.

—

La nuit est tiède après l'orage
Et sombre à vous saisir le cœur;
Les lames vont, frôlant la plage,
En clapotant avec langueur.

Le vent s'endort dans la campagne,
Au bois le silence est profond;
La mouche-à-feu seule accompagne
L'éclair fuyant à l'horizon.

Tout invite à la rêverie
Au bord des prés, au fond des eaux.
La nature en extase prie.
Partout se taisent les échos.

1 Musique de M. Emm. Blain de St. Aubin.

La cité calme se repose
Des feux et du fracas du jour.
De la ferme la porte est close.
La route est déserte à son tour.

La chauve-souris tourne et vole,
Mêlant aux plaintes du hibou
Sa fantastique parabole...
Un frisson vient on ne sait d'où.

Plus de refrains dans la feuillée !
Un merle errant par les vallons
Voltige jusqu'à sa couvée
Et retrouve ses nourrissons.

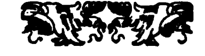
Alors un bruissement d'ailes
Se fait entendre dans la nuit,
C'est l'hymme des amours fidèles,
C'est la romance de minuit !

Charme divin, parfum rustique,
Fraîche forêt, voix du courant,
Plaisir secret, livre mystique,
Qui donc vous aime et vous comprend ?

Qui donc consulte la nature
A l'heure austère du repos,
Pour puiser dans chaque murmure
Le baume souverain des maux ?

Je vais, promeneur solitaire,
Perdu dans cette immensité,
La savourant avec mystère,
Goûter un peu de liberté.

Ste. Cécile, juin 1866.



IL FAUT CHANTER !

A L. PAMPHILE LEMAY.

—

Oui ! tu l'as dit, barde de la souffrance,
Il faut chanter pour adoucir nos pleurs !
Sur tous les maux, fille de l'Espérance,
La Poésie aime à semer ses fleurs.
C'est qu'au delà des bornes de ce monde
Les cœurs souffrants voudraient se rejeter :
Écho des cieux, toi qui n'a rien d'immonde,
Pour le malheur, poëte, il faut chanter !

Un souffle aride a passé sur nos têtes,
Il va prêchant le culte du veau d'or ;
L'homme s'épuise en de vaines conquêtes,
L'autel du siècle est un lourd coffre-fort.
Mais dans la foule où grandit l'égoïsme
Que de vertus s'efforcent de lutter !
Ah ! tends la main à ce noble héroïsme :
Pour ceux qui croient, poëte, il faut chanter !

Des jours fameux qui marquent notre histoire
Dis-nous encor les grandes actions!
Enfant du peuple, enrichis sa mémoire,
Donne-lui part à tes émotions!
Le souvenir des travaux d'un autre âge
N'est plus au sol qu'il ose déserter!
Que tes leçons réveillent son courage :
Pour ton pays, poëte, il faut chanter!

Tu n'iras pas couper tes ailes d'ange
Pauvre inspiré qui tremble au moindre vent;
Rien ici-bas n'est exempt de mélange,
Mais l'art divin y triomphe souvent.
L'âme enivrée aux accords de la lyre
Rêve du ciel et cesse de douter :
Suis dans son vol la muse qui t'inspire.
Toujours! pour tous, poëte, il faut chanter!

Oui, mêle aux voix qui partent de la terre
Ton chant d'espoir, d'amour et de pudeur!
Du feu sacré garde l'empreinte austère,
Seul il possède et donne la grandeur—

Vers l'Eternel laissant monter la flamme,
Du vrai, du beau, tu ne peux t'écarter.
Ton idéal abreuve et ravit l'âme :
Il faut chanter, poëte, il faut chanter !

Montréal, février 1867.



A MES AMIS.

—

AIR.—*Rendez-moi mon léger bateau.*

Quand vous chantez vos regrets et vos peines,
Auprès de vous je sens couler mes pleurs.
Mon âme s'ouvre à toutes les douleurs
Comme elle s'ouvre aux amitiés sereines !

A mon tour je m'en vais chantant,
Mêlant à la romance
Un air de mon enfance.
A mon tour je m'en vais chantant
Les souvenirs que j'aime tant !

Je marche au gré du courant qui m'emporte,
Par mes couplets abrégeant le chemin.
Triste ou joyeux, où serai-je demain ?
C'est un secret, Dieu le sait, que m'importe !

Et toujours je m'en vais chantant,
Mêlant à la romance
Un air de mon enfance,
Et toujours je m'en vais chantant
Les souvenirs que j'aime tant

De près, de loin, qu'il est doux de s'entendre !
Chantons en chœur nos chagrins, nos plaisirs !
Du temps passé gardons les souvenirs :
La voix connue est toujours la plus tendre !

C'est pourquoi je m'en vais chantant,
Mêlant à la romance
Un air de mon enfance,
C'est pourquoi je m'en vais chantant
Les souvenirs que j'aime tant !

février 1867.



LÉDA.[1]

—

Léda, la perle du village,
Léda vous n'avez pas seize ans,
Je lis sur votre frais visage
Vos secrets les plus séduisants.
Oh! puissiez-vous, charmante amie,
Garder longtemps votre gaité
Et la candide bonhomie
Qui va si bien à la beauté!

J'aime la simple confiance
Que vous ne refusez jamais;
J'admire la douce espérance
Dont s'enivrent vos jours de paix.
Joyeuse enfant, l'espoir perfide
Vous parle d'un lointain bonheur,
Mais, croyez-moi, le temps rapide
Déjà l'a mis dans votre cœur!

1 Musique de J.-Bte. Labelle.

Seuls, les beaux jours de la jeunesse
Se dérobent au sort jaloux,
Ce matin rempli d'allégresse
N'a pas toujours un soir si doux....
Oh ! puissiez-vous, charmante amie,
Garder longtemps votre gaité
Et la candide bonhomie
Qui va si bien à la beauté !

1867.



SUR LA RIVIÈRE.

ÉPITRE A MLLE. E. B.

—

Vous savez, ce joli bateau
Qui partait le matin si tôt
Pour revenir à la veillée ;
Qui tout le jour nous promenait
Au fond de la double forêt
Dont la rivière était l'allée ?

Je l'ai revu.—Bien seul, hélas !
Je me suis vite trouvé las
Des splendeurs de ce paysage :
Vous n'étiez plus à mon côté
Avec vos chants, votre gaité,
Et vos yeux bleus qui rendent sage !

Ai-je osé vous parler d'amour ?
Non ; mais vous savez, sans détour,

Combien mon amitié sincère
Honorait en vous des vertus,
Des sentiments qui ne sont plus
Que des fleurs rares sur la terre.

Aussi, nous partions tous les deux,
Fuyant le flot tumultueux
Qui bat les pavés de la ville,—
Sur d'autres flots, purs et discrets,
Chacun mêlait à ses secrets
La grande nature immobile.

Il fait bon d'être deux parfois
Pour s'éloigner tout à la fois
Du monde et de notre infortune......
Pourtant nos moindres entretiens
Roulaient sur le monde et les siens,
Depuis l'aurore au clair de lune.

Vous parliez des plaisirs passés,
Des chagrins qui sont effacés
Par les pleurs et l'expérience ;
D'un triste ou d'un riant tableau
Vous me disiez le dernier mot,
Et c'était toujours : confiance !

Oh ! j'ai subi le sort commun :
Mes plus beaux projets, un par un,
Ont repris la forme du rêve.—
Au courant vulgaire entraîné,
S'en va mon esprit consterné
Comme nos yeux longeant la grève.

Déjà les regrets sont venus !
Jadis, ces spectres inconnus
Négligeaient mon ciel sans nuage.
Les voilà prêts à l'habiter,
Et moi, pour vivre et pour lutter,
Je n'ai gardé que mon courage.

Je me croyais plus fort, allez !
Les forces que vous révélez
Chez vous, femmes, sont bien étranges !
Vous portez dans toute action
Votre humble consolation
Et le rayonnement des anges.

Le courage est un bien de Dieu
Que l'homme retrouve en son lieu,

Mais chez lui souvent il sommeille,
Jusqu'à l'heure où, prenant pitié,
S'approche la sainte amitié
Qui lui parle et qui le réveille.

D'avance soumis à ses lois,
J'écoutais ce que votre voix
Disait à mon âme inquiète,—
Et sans jamais parler d'amour,
Nous passions ainsi tout un jour,
Vous, la muse,—moi, le poëte.

Tout est fini depuis longtemps !
J'ai souvenir de ce beau temps
Quand mon cœur regarde en arrière...
Et je pense au bateau coquet
Qui doucement nous promenait
Sur les flots noirs de la rivière.

Carillon, 1867.

LE CANADA FRANCAIS A L'ANGLETERRE. [1]

—

Ce n'est rien de ton sang qui coule dans mes veines,
Albion, je n'ai point ta langue ni ta foi.
Pour vaincre ma fierté tes luttes furent vaines,
Et sous ton étendard je dicte seul ma loi.

A l'heure où tes soldats déroulaient sur mon fleuve
Ton drapeau si souvent refoulé de ses bords,
Le mien sombrait au loin ! Et pour doubler l'épreuve
Ma détresse enviait le repos de mes morts.

Dans le mot des traités j'avais mis confiance,
A toi, loyalement, mon cœur s'était offert :
L'orgueil me répondit avec la défiance...
Qui fera le récit de ce que j'ai souffert !

1 Ces vers furent écrits à la suite d'une conversation un peu vive avec un Anglais d'un rang assez élevé, qui refusait de reconnaître à la race française du Canada le droit incontestable de conserver ce qui constitue aujourd'hui sa nationalité.

Des chaînes qu'en tremblant l'esclave seul soulève
Tu chargeas le guerrier, vaincu mais non soumis.
J'en brisai les anneaux pour me forger un glaive
Et je l'ai fait servir... contre tes ennemis !

Depuis, j'eus cent motifs à ta reconnaissance.
Pourtant tu persistas dans ton aveuglement.
Ce n'est qu'au dernier jour, quand trembla ta puis-
[sance,
Que tu m'ouvris tes bras pour un rapprochement.

Sans secours, j'ai groupé sur ce sol d'Amérique
Ma tribu dispersée au souffle du malheur :
C'est plus qu'un rejeton d'une race héroïque,
C'est un peuple ! il est libre, il défend son honneur !

Oui, reconnais-moi bien ! Tu brisas par le monde
Tant de sceptres, de lois, de vieilles royautés,
Que ton œil, contemplant ma ruine féconde,
S'étonne d'un échec devant mes libertés.

Car tu n'as jamais pu les faire entrer sous terre !
Le jour ou je tombai sans implorer merci,
Elles m'ont conseillé la fierté salutaire
Qui plaît même au vainqueur quand il est noble aussi.

Mon fer croisa le tien au feu de cent batailles :
Le sort m'a terrassé plus que tes généraux ;
Tu convoitas mon sol, mon foyer, mes murailles,
Mais pour te résister j'eus toujours des héros.

Enfin, lorsqu'abattu je te rendis les armes,
César, ton prisonnier fut Vercingétori :
J'acceptai mon destin en méprisant les larmes.
Le sang des vieux Gaulois n'est pas encor tari !

Je puis ceindre l'épée autrefois vengeresse
Des griefs qu'amassaient contre toi mes aïeux,
Mais avec tes enfants partageant ma tendresse
J'embellis de la paix le temple glorieux.

Je marche à tes côtés sans incliner la tête :
Je crois en ma valeur ; j'aime à me souvenir ;
J'espère dans mon droit pour braver la tempête ;
Et, scrutant mon passé, j'entrevois l'avenir !

Vois donc sur quel pilier pose ici ton empire
Et tu respecteras mes efforts courageux.
Tandis qu'ouvertement dans tes murs on conspire,
Moi, grandi l'arme au bras, je serai généreux :

En échange des maux dont j'ai gardé mémoire,
Tiens ! prends ce don royal : un trône est là pour toi !
Vainement tu voulus m'effacer de l'histoire,—
Dis lequel de nous deux est digne d'être roi !

Albion, si l'outrage est né de l'ignorance,
Nous avons malgré lui des gloires à chanter !
Et je dis pour calmer la frivole arrogance :
Mes bardes n'auront pas de taches à compter !

Donc, il ne faut rougir du serment qui nous lie :
L'érable et le rosier sont nobles tous les deux.
Nul n'abdique ses droits, nul ne se mésallie.
L'estime est digne et belle,—et le mépris hideux.

Ottawa, juin 1867



L'HISTOIRE.

CAUSERIE D'UN VIEILLARD.

—

Quand on est vieux, quand le soir tombe
Sur notre jour qui va finir,
On rencontre au bord de la tombe
La grande ombre du souvenir.
Ce fantôme qu'on nomme aussi l'expérience,
Invisible à nos fils, m'attriste sur leur sort ;
Ignorant le passé, cœurs pleins de confiance,
Ils vont ! Dieu les conduise au port !

Enfants, vous marchez sans boussole,
Qui vous indiquera la route des aïeux ?
Au milieu des dangers l'espoir seul vous console
Le passé vous instruirait mieux !

Ceux qui luttèrent à cet âge
Où vous n'étiez pas encor nés,
Ceux qui sauvèrent du naufrage
Les biens qui vous sont destinés,

Ils s'éteignent sans bruit, emportant leur histoire ;
Bientôt vous n'aurez plus de voix pour vous guider !
Plusieurs méconnaîtront les vieux refrains de gloire,
Le Devoir qui sait commander.

Enfants, vous marchez sans boussole,
Qui vous indiquera la route des aïeux ?
Au milieu des dangers l'espoir seul vous console
Le passé vous instruirait mieux !

Si vous ne gardez souvenance
Des sacrifices d'autrefois,
Qui vous dira la provenance
Des droits que protégent nos lois ?
On estime à son prix un noble privilége :
Plus cher il a coûté, plus il nous semble doux.
Mais s'il reste couvert d'un oubli sacrilége,
Grands et petits, qu'en ferez-vous ?

Enfants, vous marchez sans boussole,
Qui vous indiquera la route des aïeux ?
Au milieu des dangers l'espoir seul vous console :
Le passé vous instruirait mieux !

Enseignez à la foule avide
Ce que furent les Canadiens.
L'ignorance fait le cœur vide :
Il faut guider la foi des siens.
Tandis qu'il en est temps, ressuscitez sans trève
Des échos du passé l'expirante clameur.
Le peuple se souvient, mais comme d'un grand rêve :
Son patriotisme se meurt !

Enfants, vous marchez sans boussole,
Qui vous indiquera la route des aïeux ?
Au milieu des dangers l'espoir seul vous console :
Le passé vous instruirait mieux.

Il mourra le patriotisme
Si vous n'animez ses débris ;
Car l'aiguillon de l'héroïsme
C'est le devoir qu'on a compris
Déjà des déserteurs ont quitté la phalange !
Les rangs s'éclairciront ! Ces pauvres émigrés
Ne sauront-ils jamais ce qu'ils perdent au change ?
Que sont pour eux nos droits sacrés ?

Enfants, vous marchez sans boussole,
Qui vous indiquera la route des aïeux ?
Au milieu des dangers l'espoir seul vous console :
Le passé vous instruirait mieux !

Qui leur apprend dans la chaumière
De quel sang ils sont descendus ?
Songent-ils que la race entière
N'eût de remparts que ses vertus ?
Rattachez donc leur vie au courant électrique
Qui remonte à travers les générations.
Ah ! si vous ne voulez qu'un peuple prévarique
Ravivez les traditions.

Enfants, vous marchez sans boussole,
Qui vous indiquera la route des aïeux ?
Au milieu des dangers l'espoir seul vous console :
Le passé vous instruirait mieux !

Dites : l'amour de la patrie
Ne rend-il pas les peuples forts ?
Que vers cette mère chérie
Tendent sans fin tous vos efforts ?

Enfants bien des dangers sont loin des citadelles;
Préparez les esprits pour ces combats nouveaux;
Enrôlez, instruisez des bataillons fidèles:
Chaque rang produit ses héros!

Enfants, vous marchez sans boussole,
Qui vous indiquera la route des aïeux?
Au milieu des dangers l'espoir seul vous console:
Le passé vous instruirait mieux.

Ottawa, juillet 1867.



PENSÉE DE TROIS PROMENEURS.

ÉCRITE DANS L'ALBUM DE MLLE A. B.

—

Nous étions trois sur le chemin,
Le chemin qui mène aux prairies,
Nous marchions nous donnant la main
Et poursuivant nos causeries.

Un nom, prononcé par hasard,
Venait d'éveiller nos pensées,
Et chacun, invoquant son art,
Les avait sitôt exprimées :

Le premier les voulut chanter.—
C'était un air suave et tendre
Que souvent j'aime répéter,
Qu'à tout propos je veux entendre.

Le deuxième, ouvrant son carnet,
Fixa sa pensée et l'image,
Qui, sous le crayon, trait pour trait,
Apparut dans la blanche page.

Plus loin, en traversant le bois,
Toujours épris de notre thème,
Nous tombâmes d'accord tous trois
Sur un point qui s'offrait lui-même :

Avec le peintre et le chanteur,
Venait la tâche du poète,
Nos amis réclamaient en chœur
Quelques accents de ma musette.

Douce était la tâche, ma foi !
Quand on parle d'*elle* on s'inspire.
Tous trois nous subissons sa loi :
Mes vers sauront bien le lui dire !

Ainsi, j'ai rimé ces couplets
Qui s'alignent sans discipline.
Je conviens qu'ils sont durs et laids—
Moins le dernier vers, Angéline.

Septembre 1867.

LE FORT DE CHAMBLY.

—

O mon vieux fort, reste debout,
Brave l'abandon et l'orage,
Dernier vestige d'un autre âge,
Résiste au temps qui détruit tout!
Le souffle enivrant des batailles
Peut ranimer tes hauts remparts:
C'est un beau champ de funérailles
Pour qui défend ses étendards!

Cueillons la fleur qui s'étiole
Oubliée au pied des débris!
Mon cœur sait connaître le prix
De toute vertu qu'on isole.

Hélas! un outrageant oubli
Entoure la vieille relique!
Où donc est la race héroïque
Des défenseurs du Fort Chambly?

Près du torrent couvert d'écume
Qui gronde son chant cadencé,
Mon enthousiasme s'allume
Au souvenir de son passé !

Cueillons la fleur qui s'étiole
Oubliée au pied des débris !
Mon cœur sait connaître le prix
De toute vertu qu'on isole.

Au temps où les fiers Iroquois,
Poussés d'une ardeur sanguinaire,
Apparaissaient sur la rivière
Avec la hache et le carquois,
Ses murs à ces farouches maîtres
Savaient commander le respect;
Les ennemis de nos ancêtres
Tremblaient de peur à son aspect.

Cueillons la fleur qui s'étiole
Oubliée au pied des débris !
Mon cœur sait connaître le prix
De toute vertu qu'on isole.

Témoin des combats, des exploits
Qui firent jadis notre gloire,
Il me rappelle la mémoire
Du sang répandu pour nos droits.
Oh ! de nos nobles origines
Aimons les berceaux glorieux :
Sur les tombeaux, dans les ruines
Est le culte des fils pieux !

Cueillons la fleur qui s'étiole
Oubliée au pied des débris !
Mon cœur sait connaître le prix
De toute vertu qu'on isole.

Là furent les germes sacrés
D'où sortirent nos destinées ;
Malgré la trace des années,
Qu'ils soient à jamais vénérés !
Que l'ardente foi de nos pères,
Leur courage au sein du danger,
Dans la paix, les crises, les guerres,
Subsiste pour nous protéger !

Cueillons la fleur qui s'étiole
Oubliée au pied des débris !
Mon cœur sait connaître le prix
De toute vertu qu'on isole.

Canadien, pour d'autres combats,
Ton intelligence s'apprête.
Ne laisse point courber ta tête,
Ne laisse point fléchir ton bras !
Contemple en ton âme attendrie
La grandeur de tes anciens jours.
Il fut un temps où la patrie
Sans partage avait tes amours !

Cueillons la fleur qui s'étiole
Oubliée au pied des débris !
Mon cœur sait connaître le prix
De toute vertu qu'on isole.

septembre 1867.



MA POÉSIE.

IMITÉ DE L'ANGLAIS DE CARROLL RYAN.

—

Je chante seulement l'objet de mon amour,
Sans peser l'éloge ou le blâme
Par le froid d'un sourire attachés tour-à-tour
Sur mes vers, qu'il faut voir et comprendre avec [l'âme.

Mais l'amant ou le malheureux
Trouvent joie en ma poésie,
Car c'est toujours, toujours pour eux
Que chante ma mélancolie !

Je ne veux point courber mon esprit vers le sol
Où règnent les dégoûts du monde,
Ni le suspendre aux yeux, ni lui donner son vol
Vers ceux que je méprise en leur âme inféconde.

J'ai mon royaume dans le ciel,
Ce foyer de l'amour suprême,
Et loin d'un monde artificiel
Je chante pour ceux-là que j'aime !

octobre 1867.



MA CHAMBRE.

A MON AMI J. A. N. PROVENCHER.

—

Entrez ! Je cherchais une rime
Pour l'accoupler avec " drapeau."
Depuis une heure je m'escrime.
Placez donc là votre chapeau.
Voici le coin que je vous livre.
Prenez bien garde à mon bouquin !
...Un siége ?...Là, sur ce gros livre.
Voici les journaux du matin.

Ma chambre, c'est un sanctuaire
Où les profanes n'entrent pas !
Si vous y dirigez vos pas
Respectez mon tic d'insulaire,
Rien ne s'y gouverne au compas.

Dans cet amas de paperasses
Gardez-vous de mettre le doigt!
Le fatras poudreux de ces casses,
Ce " beau désordre, " c'est ma loi.
Un coffre, un panier, la commode,
Regorgent de papiers divers;
Le lit cède à la même mode:
Je dors sur Gœthe et l'*Univers*.

Ma chambre, c'est un sanctuaire
Où les profanes n'entrent pas!
Si vous y dirigez vos pas
Repectez mon tic d'insulaire,
Rien ne s'y gouverne au compas.

Le taudis semblerait étrange,
Voire même un peu délabré.
Qu'importe, au fond, puisqu'il arrange
Les fils du bataillon sacré!
Prosateurs, rimeurs, on s'assemble
Deux, trois, quatre, et cinq au besoin,
Et comme on s'aime on se ressemble...
Nous n'y mettons pas tant de soin!

Ma chambre, c'est un sanctuaire
Où les profanes n'entrent pas !
Si vous y dirigez vos pas
Respectez mon tic d'insulaire,
Rien ne s'y gouverne au compas.

L'été, Muse, à la promenade,
Que de refrains j'ai complétés !—
L'hiver, en bonne camarade,
Tu te cloîtres à mes côtés.
Voltige, fée, ô ma maîtresse,
Autour de ton amant rêveur :
Ton aile chasse la tristesse,
Ta présence est tout mon bonheur !

Ma chambre, c'est un sanctuaire
Où les profanes n'entrent pas !
Si vous y dirigez vos pas
Respectez mon tic d'insulaire,
Rien ne s'y gouverne au compas.

Ottawa, octobre 1867.

LA BÉNÉDICTION.

—

A genoux mes enfants qui voyez l'existence
Vous sourire sans fin et qui croyez d'avance
Tenir tout le bonheur que vous promet l'espoir.
A genoux ! et que Dieu dans sa bonté puissante
Conserve encor longtemps dans votre âme innocente
La paix qu'elle semble entrevoir !

Que vous portiez bien haut, toujours, vos jeunes têtes
Malgré les coups du sort et des sourdes tempêtes
Qui ravagent souvent le pauvre cœur humain,
Et que, remplis de foi dans les jours de souffrance
Vous regardiez vers Dieu, notre seule espérance,
Pour vous enseigner le chemin.

Vous aussi vous saurez combien de sombres heures
Peuvent ternir parfois la joie en nos demeures

Et causer le regret des jours qui sont bannis....
Mais riez et chantez !—l'enfance, la jeunesse
Ont besoin de gaité, d'espoir et de tendresse :
Allez en paix, je vous bénis !

1er janvier 1868.



LE NAVIRE PERDU.

IMITÉ DE L'ANGLAIS DE MLLE. M'IVER.

—

Un par un, les voilà qui rentrent dans le port,
Ces navires chers à nos grèves ;
Un seul ne revient pas : il vogue dans nos rêves,
Emportant le bonheur que déroba le sort.

Cependant pour l'attendre au foyer, l'Espérance
Poursuit sa veille nuit et jour ;
Et bien souvent, des yeux de l'anxieux Amour,
Des larmes, vainement, jaillissent en silence.

Elle n'a pas soufflé, peut-être que jamais
Elle ne soufflera la brise
Qui chasse des écueils où le marin se brise,
Cette voile, étrangère à nos bords désormais !

Ils reviennent de loin tous ces nobles navires,
Chargés de riches cargaisons.
Un seul reste là-bas, aux sombres horizons—
Pourtant, ô triste cœur, c'est lui que tu désires !

A quoi bon les trésors qu'ils nous apportent tous ?
C'est une amère raillerie :
L'océan sans remords arrache à notre vie
Un bien plus précieux que l'or et les bijoux !

Ainsi nous apprenons toute humaine science
Par le froid désappointement !..
Que fait notre sagesse en ce cruel moment ?
Elle semble du temps n'avoir pas conscience.

Un par un, nos instants vont à l'éternité ;
L'homme s'attache à ce qui passe,
Et guette à travers l'orbe immense de l'espace
Le rêve qui jadis fut la réalité !

Un par un, dans le port rentre enfin d'heure en heure
Chaque galion attendu—
Pour ramener l'Amour depuis longtemps perdu,
Nul ne vient s'arrêter au seuil de ma demeure !

1868.

EN FEUILLETANT UN ALBUM.

A MDE. E. B. DE ST. A.

—

Que voulez-vous que je vous dise
Qui ne soit déjà dit ici ?
Mes petits vers simples de mise,
Ne vous causeront de surprise
Par mon refrain en racourci :
Que voulez-vous que je vous dise
Qui ne soit déjà dit ici ?

Je vois dès les premières pages
Les tributs payés à l'amour,
On m'a devancé, vingt passages
Disent vos grâces tour à tour.
La plume qui vous divinise
Est celle de votre mari :
Que voulez-vous que je vous dise
Qui ne soit déjà dit ici ?

Plus loin sont de fraiches pensées,
Des souvenirs,—bouquets charmants,—
Toutes choses qui, bien posées,
Disent vrai, sans vains compliments.
Chaque feuillet vous poétise,
Je voudrais le signer aussi :
Que voulez-vous que je vous dise
Qui ne soit déjà dit ici ?

Je ne veux pourtant pas, Madame,
Passer muet sur ce tableau ;
Permettez donc que je proclame
Tous vos mérites en un mot :
Vous avez l'art qui sympathise
Et sait pressentir un ami :
Je n'attends pas qu'on me le dise ;
Je le sais et l'inscris ici.

Ottawa, janvier 1868.

SOUVENIR DU BANQUET DU 26 AOUT 1868. [1]

—

Doux souvenir! aimable fête!
Tant d'amitié, tant de plaisir,
C'est beaucoup pour ma pauvre tête
Que la vanité peut saisir.

Oh! plutôt, partageons la croyance féconde
Qu'une idée s'est formée au souffle inspirateur
Qui fait de ce banquet, nouveau dans notre monde,
Une œuvre d'avenir au prélude enchanteur!

Vous avez dit: " Fils de la France,
" Fils d'Albion—vrais Canadiens,
" Vivant d'une même espérance,
" Le pays n'a pas trop des siens.

1 Un grand nombre d'amis, presque tous d'origine anglaise, parmi lesquels se trouvaient des littérateurs et des membres du clergé, se réunirent à Ottawa, sous la présidence du regretté M. Friel, Maire d'Ottawa et ancien journaliste, et donnèrent un banquet d'adieu à M. Sulte, lors de son départ, après deux années de séjour dans la capitale.—*Note de l'Editeur.*

" Travailleurs de la plume, isolés de la foule,
"Sachons mieux nous connaître et nous aimer un jour.
" Pour sa langue et pour l'art, si chacun a son moule.
" Notre pensée est une et vit d'un même amour!

" Un seul amour pour la Patrie,
" Un même bras pour la servir;
" Un seul drapeau qui nous rallie
" Pour les luttes de l'avenir!

" Marchons avec courage au but qu'il faut atteindre,
" Nos destins sont communs en leur diversité.
" Toute injuste clameur, tout soupçon doit s'éteindre:
" Chacun garde sa part au sein de l'unité.

" Héritiers de deux nobles races,
" Respectons les jours d'autrefois
" Et n'en effaçons que les traces
" Que ne connaissent point nos lois.

" Pour prêcher l'union, pour la mettre en pratique,
" L'écrivain, le poëte, a des moyens puissants:
" A lui le feu sacré, l'élan patriotique
" Dans le travail aimé de ses livres naissants!

" Le pouvoir de l'intelligence
" Est le seul durable ici-bas ;
" Il gouverne dans l'indigence,
" Il s'affermit dans les combats.

" Vous qui savez chanter les vertus de nos pères,
" Vous dont la plume d'or vaut le sceptre des rois,
" Bardes du Canada, puisque vous êtes frères,
" Descendez dans l'arène au nom des mêmes droits !

" Rapprochons-nous, car notre tâche
" Se divisant par la moitié,
" Il faut nous prêter sans relâche
" Le double effort de l'amitié !"

Ce désir est un œuvre, et vous l'avez fait naître !
Ne retenons jamais nos cœurs prêts à s'unir :
Les hommes d'aujourd'hui gagnent à se connaître.
J'en garderai toujours l'aimable souvenir !

BIENVENUE.[1]

—

Salut à la noble bannière
Qui vient resplendir à nos yeux !
Celui qui la porte est un frère,
Un descendant de nos aïeux !
Sur le navire qui l'amène
Les peuples se donnent la main.
L'amour a remplacé la haine :
Ayons foi dans le lendemain !

Un siècle a passé sur nos têtes
Depuis qu'un Gouverneur français,
Disparaissant dans les tempêtes,
S'éloigna de nous pour jamais.

1 Couplets chantés au concert donné par les citoyens de Montréal à Son Excellence le Lieutenant-Gouverneur de Québec, Sir N. F. Belleau, le 16 septembre 1868.
Musique de C. Lavallée.

Montréal, gardant sa mémoire,
Semblait vivre de souvenir :
Rattachons à la vieille histoire
Cette page de l'avenir !

Croyez-en le sincère hommage
Du peuple qui vous tend les bras :
Vous marquez sur notre rivage
Un jour qui ne périra pas.
Le Canada que Dieu protège,
" N'a plus pour maître que ses lois !"
La moisson remplace la neige,
Et le soleil chasse les froids !

16 septembre 1868.



LA CHANSON DE L'EXILÉ.

—

Au fond d'un val, sous les ombrages,
Un voyageur s'en va marchant,
Une voix perce les feuillages,
C'est un air du pays! un doux et triste chant!
Il s'arrête, il pleure, il se glisse
Par un sentier dans les taillis.
Le chanteur dit : Dieu vous bénisse,
Et vous ramène à vos amis,
Au Canada, notre pays!

— Qui vous a dit mon origine?
— Ma chanson vous a fait pleurer.
— Votre cœur porte, j'imagine,
Des souvenirs cruels que je dois ignorer?
— Mon sort vaut bien qu'on en gémisse!
Mes vœux pour vous sont des avis:
Voyageur, que Dieu vous bénisse,
Et vous ramène à vos amis,
Au Canada, notre pays!

Fatale erreur do ma jeunesse !
J'étais à l'âge où je vous vois,
Avec quels transports d'allégresse
Je quittai mon village, et nos champs et nos bois !
La fortune a plus d'un caprice,
J'en éprouvai tous les soucis.
Voyageur, que Dieu vous bénisse,
Et vous ramène à vos amis,
Au Canada, notre pays !

L'orgueil, si puissant dans notre être,
Sur ce sol a rivé mes pas.
J'ai vu mes rêves disparaître,
Et courbé sous le joug, mon front ne rougit pas !
L'étranger veut un dur service,
Quand nous devenons ses outils.
Voyageur, que Dieu vous bénisse,
Et vous ramène à vos amis,
Au Canada, notre pays !

J'ai suivi la plus sombre route,
Dans mon coupable aveuglement :
Où vas-tu fantôme du doute,
Des passions de l'homme irrésistible aimant ?

Ton nom seul est un maléfice,
Qui trouble ses jours et ses nuits.
Voyageur, que Dieu vous bénisse,
Et vous ramène à vos amis,
Au Canada, notre pays !

J'ai souvent déploré ma faute !
Un prêtre, un jour, m'est venu voir,
Je l'accueillis, il fut mon hôte,
Il réveilla ma foi, je compris mon devoir.
Et maintenant, sans artifice,
Je vois le mal que j'ai commis.
Voyageur, que Dieu vous bénisse,
Et vous ramène à vos amis,
Au Canada, notre pays !

J'avais ma tâche sur la terre,
Propre aux dons que le ciel m'a faits ;
Mon égoïsme solitaire,
Vendit à l'étranger tous ces nobles bienfaits.
J'ai vu le fond du précipice,
Dans les remords et les ennuis.
Voyageur, que Dieu vous bénisse,
Et vous ramène à vos amis,
Au Canada, notre pays !

Ah ! retournez dans la Patrie,
Pour travailler au bien de tous,
N'attendez pas que, défleurie,
Votre âme se refuse à ce labeur si doux !
Le pur amour est sacrifice :
Soyez Canadien à ce prix !
Voyageur, que Dieu vous bénisse,
Et vous ramène à vos amis,
Au Canada, notre pays !

O foi vivace ! ô langue aimée !
A vous ensemble l'avenir !
Vous valez bien plus qu'une armée.
Le Canadien fidèle apprend à vous chérir.
Sous votre égide protectrice,
Que de beaux jours pour mon pays !
Voyageur, que Dieu vous bénisse,
Et vous ramène à vos amis,
Au Canada, notre pays !

octobre 1868.

LA BONNE ANNÉE.

—

Quand la neige dans les rues
Crie aux bottes des passants
Et qu'au ciel de sombres nues
S'entre-choquent sous les vents ;

Quand les champs, quand la rivière
S'engourdissent dans le froid
Et qu'une blanche poussière
Tourbillonne autour du toit,

Le cœur, dans ce vide extrême,
Recherche l'intimité,
Il partage avec qui l'aime
Le vieux fond de sa gaîté.

L'hiver en vain nous pourchasse,
Il nous vaut d'heureux moments.
Au dehors tout est de glace :
C'est l'heure aux épanchements !

Décembre est parti.—Qui sonne ?
—Dix-huit cent soixante-et-neuf......
Que de baisers l'on se donne !......
Que de souhaits à l'an neuf !

Du haut en bas de l'échelle
L'espoir circule gaiement :
Car notre part la plus belle
Est toujours ce qu'on attend.

De quels transports d'allégresse
Resplendit chaque foyer !
On croirait que la tristesse
N'a jamais pu l'habiter !

Puisqu'on peut, folâtre ou sage,
Serrer la main du bonheur,
Livrons-nous sur son passage
A la joie avec ardeur !

Point de fête couronnée
Sans les vers qu'on va chantant—
J'apporte la *bonne année,*
La Chanson du Jour de l'An.

FÉVRIER 1869.

—

La neige a couvert les sillons,
Adieu les côteaux et la plaine !
Car les routes qu'on voit à peine,
Ne contournent plus les vallons.
Le vent glacé du Nord arrive,
En soulevant des tourbillons.
Le fleuve agite ses glaçons,
Et les rejette sur sa rive.

Tout est pâle et semble mourir.
La solitude m'environne.
Mon pauvre cœur souffre et frissonne,
Il ne peut que se souvenir.
Déjà, sans sceptre et sans couronne,
L'été s'est enfui loin de nous ;
L'hiver nous tient sous les verrous,
Depuis qu'il a proscrit l'automne.

Je tourne en mon isolement,
Comme la fauvette en sa cage,
Sans gaîté, rêveur et sauvage,
Sans but ni voix aucunement !

Sifflez, ô vents ! dans les ramures.
Vos éclats, vos cris, vos murmures,
Sont d'accord avec mes douleurs !
Dépouillez dans votre colère,
Les champs de leur blanche poussière,
Et ramenez le mois des fleurs !



CONSOLONS-NOUS.

—

Consolons-nous ! ces vains orages
N'auront qu'un jour !
N'avons-nous pas tous les courages
Dans notre amour ?

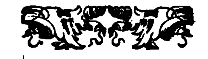
Consolons-nous : pour se comprendre
Il faut souffrir ;
Le malheur est un ami tendre
Qu'on peut bénir.

Quand viennent les jours de souffrance,
Les cœurs aimants
Trouvent la force et l'espérance
Dans leurs tourments !

Quand notre liberté chérie
Nous reviendra
Tout reste de mélancolie
S'effacera !

Malgré le sort impitoyable,
Aimons toujours !
Le ciel se rendra favorable
A nos amours !

mai 1869.



DUO.

—

Il est au bord des flots dormants,
sous ces fleurs que le vent balance
en silence,
un doux sentier où deux amants
se consolent des jours d'absence.

L'oiseau module un chant d'amour
qui rase comme une prière
la rivière.
La tiède nuit succède au jour
et couvre la nature entière.

C'est l'heure aux tendres rendez-vous.
Ecoutez-donc sous les ramures
ces murmures,
ce gazouillis de mots si doux,
de voix tremblantes et si pures !

Ils s'en vont, la main dans la main,
ne songeant qu'à l'heure présente
trop peu lente !
et poursuivant par le chemin
tout rêve aimé qui se présente.

Passons vite auprès de ce lieu !
Chaque instant qui vient et s'envole
les console...
Trop tôt viendra ce morne adieu
qui les sépare et les désole !....

juin 1869.



SONNETS IMITÉS DE SHAKESPEARE.

A MON AMIE ***

—

I

Tel est fier d'un succès—de sa haute naissance—
D'un habit qu'on admire—ou d'un titre pompeux—
Un savant, tout gourmé des droits de sa science,
Jette au pauvre rimeur un regard orgueilleux.—

Je vois des parvenus que d'en bas l'on encense—
Des fats, des sots vernis, riches et glorieux...
Que me font les grandeurs, le savoir, l'opulence ?
A d'autres ces jouets !—en toi j'ai bien plus qu'eux !

Ta bouche avec deux mots m'a donné la richesse,
Des vertus, des talents qu'on ne peut m'enlever :
Mon bonheur n'a d'égal, ainsi, que ma tendresse !

Possédant ton amour, je crois tout posséder.—
Si je redoute un mal au sein de mon ivresse,
C'est l'affreux abandon où tu peux me plonger !

II

Je suis comme un avare absent de son trésor
Qui songe à l'heureux jour, où seul avec lui-même
Il pourra contempler, ô volupté suprême !
Ses joyaux miroitants, ses larges monceaux d'or !

J'omets le temps qui fuit et la rigueur extrême
Dont me frappe en tous lieux la rude main du sort—
Je laisse ma pensée aller vers ce que j'aime
Et mets mon seul bonheur à suivre son essor.

Aussi quand je te vois, mon âme toute entière
Comme en un riche écrin s'enferme en ton amour
Et secoue un instant sa chaîne de misère
Pour vivre de ta vie !
Ah ! béni-soit ton jour
Puisque par ta présence on est heureux sur terre,
Ou que ton souvenir dans l'exil nous secourt !

III

Ils te trompaient, ma douce bien-aimée,
Ils te trompaient dans leur jeu caressant.
Ces vers pompeux où mon âme enivrée
Disait brûler d'amour le plus puissant.

Toute en l'extase où vivait ma pensée,
J'étais sincère en ce pieux serment,
Car j'ignorais que le cours d'une année...
Dût augmenter ce tendre sentiment.

C'est qu'à mes feux se joignait l'ignorance
Des mille traits que l'Amour a pour lui,
Et dont chacun ajoute à sa puissance
Quand il nous frappe.
Oh ! je vois aujourd'hui
Que cet enfant grandit, et qu'avec l'âge
Il prend sa force et règne sans partage !

IV

Sous tes doigts blancs, quand le clavier sonore
Lance en écho la gaîté de ton cœur ;
Ou, frémissant sous la main que j'adore,
S'il fait entendre un soupir de douleur.

Combien j'envie alors en mon délire
Chaque baiser du bois harmonieux !...
Que ne prends-tu mes lèvres pour ta lyre ?
Clavier vivant, elles répondraient mieux.

Si l'instrument inerte qui t'amuse
Devient esprit, s'anime et suit ta voix,
Dis-moi, dis-moi que chanterait la muse
Qui pourrait mettre un baiser sur tes doigts !

V

Si la mort, brutale ennemie,
Tranchait le fil de nos amours,
Que mes vers, ces fleurs de ma vie,
Te rappellent nos plus beaux jours.

Tu les jugeras, douce amie,
Sans toutefois les comparer
A l'œuvre d'un brillant génie
Dont l'art m'aurait pu surpasser.

Et dis : " Sa muse, jeune encore,
" Comme le fruit tout près d'éclore,
" Se nourrissait pour l'avenir :

" Amour ! si le pays honore
" Ses rivaux, fiers de parvenir,
" Lisons ses vers en souvenir !"

juillet 1869.

CHANT DU SOIR.

A MON AMI OSCAR DUNN.

—

J'aime entendre l'écho des fraiches sérénades
Mollement apporté par les brises de nuit,
Ou le bruyant appel des folles mascarades
Faisant la guerre au sombre ennui.

J'aime entendre le soir les fanfares lointaines
Des bouviers guidant les troupeaux.—
J'aime entendre tomber au bassin des fontaines
Les gouttes du cristal des eaux.

J'aime les soirs d'été, si beaux dans nos campagnes,
Si chers au travailleur qui recherche le frais,
Quand le vent parfumé qui descend des montagnes
Nous apporte en passant les concerts des forêts.

J'aime nos bois touffus, nos riantes collines
Où m'écartent souvent de fantasques esprits,
Lorsque, fuyant toujours les routes trop voisines,
J'enfonce plus en plus, songeur, dans les taillis.

Là, qu'une source pure en murmurant m'arrête,
M'invitant à me rafraîchir,
Comme l'oiseau distrait, ma muse toujours prête
S'abat sur la pelouse où l'onde aime à courir.

Je vais papillonnant par les champs de l'espace,
Plongeant dans un vague enchanteur,
Oublieux des regrets dont ma pensée est lasse,
Heureux d'être incompris et seul dans mon bonheur.

Le soleil qui s'enfuit marque de flots rougeâtres
Les bords du lointain horizon;
L'ombre des sapins verts tremble aux lueurs folâtres
Du jour mourant sur le gazon.

Le ruisseau, calme et pur, coule ses eaux tranquilles
Sur sa couche de blancs cailloux.
La rivière se tait en contournant ses îles
Et s'endort sur le sable doux.

Seul avec ma pensée, au pied rugueux d'un hêtre,
Je viens m'asseoir silencieux,
Emu par ce tableau que j'apprends à connaître
Et dont l'artiste est dans les cieux.

C'est l'heure où les enfants, tapis près de leurs mères
Ecoutent, frissonnants, les récits redoutés,
Où l'esprit, dominé par de vaines chimères,
Croît voir des revenants surgir de tous côtés.

Alors, à travers champs, que les vieilles ballades
Viennent remplir les airs d'un charme accoutumé ;
Avec ses vers traînants, ses bizarres roulades
Et ses vieux souvenirs d'un passé bien-aimé,
Qu'un chant de voyageur, héroïque et sonore,
Me berce brusquement au coup des avirons ;
Que la voix d'un conteur dise et redise encore
La légende des environs,
J'écoute avec amour ces poëmes étranges
Dont les héros sont oubliés,
Et je crois voir glisser leurs vaillantes phalanges
Dans les cimes des peupliers !

Sur tout ce qui m'entoure, arbres, fleurs et prairie,
Je retrouve un amour perdu dans le passé,
Un écho de mon cœur, un reflet de ma vie
Etouffé quelquefois, mais jamais effacé !

Les champs couverts d'épis caressés par la brise,
Qui mêle leur senteur à l'arôme des bois ;
Dans l'air un son plaintif comme un luth qui se brise
Avec des mots touchants qui pleurent dans la voix.

Le soleil s'est perdu par delà la colline,
L'astre des nuits nous jette un éclat incertain,
Et ce rayon distrait, qui jusqu'à moi s'incline,
Reporte ma pensée en un site lointain......

O champs où le destin n'a pas tracé ma vie,
Puissiez-vous me revoir comme un de vos enfants,
Mêlant mon existence à la leur que j'envie,
Pour me faire oublier de trop cruels instants!

C'est à vous que toujours vient mon âme isolée
Avide de recueillement,
Car pour se retremper, la pauvre désolée
Vers de bruyants plaisirs s'en irait vainement.

Qu'il est bon de goûter, à ces heures chéries
La paix d'un cœur tranquille en dépit de ses maux,
Et de laisser venir les douces rêveries
Nous ravir à la terre au bruit mourant des eaux

Qui ne serait poëte en ces moments étranges
Où rien n'attache plus nos regards ici-bas,
Tandis que l'âme, enfin, s'envole avec les anges
Qui dans l'ombre des nuits l'attirent vers leurs bras !

juillet 1869.



LE SALUT.

—

Un étranger, sur le chemin
S'en va de la ville au village;
Passe un enfant qui, de la main,
Salut, aussi grave qu'un mage.

Bientôt, fier d'être à tout moment
L'objet de même politesse,
Le voyageur, assurément,
Croit qu'on le prend pour une Altesse.

— Pardon, monsieur, prince ou valet
Chez nos " habitants " c'est tout comme,
Et pour vous dire le secret :
L'on reconnait à plus d'un trait
Ces fils d'un peuple gentilhomme.

août 1869.

AU PRINCE ARTHUR. [1]

—

Enfant de la vieille Angleterre
Sois le bienvenu parmi nous!
Les fils de notre jeune terre
De te fêter seront jaloux.
Le chant d'amour qui t'accompagne
Trouve un écho dans notre cœur!
Les monts, la ville et la campagne
Te salueront avec bonheur.

Enfant de la libre Angleterre
Son drapeau flotte en Canada;
Aux jours d'épreuve et de misère
Chacun de nous s'est fait soldat
Pour attacher par la victoire
Son nom aux bords du St. Laurent
Et conserver dans notre histoire
Sa renommée au premier rang.

1 Musique de J.-B. Labelle.

Enfant de la noble Angleterre
Retrouve ici comme chez toi
L'amour de ton auguste mère,
Les mêmes mœurs, la même loi.
Fils d'Albion, fils de la France,
A l'ombre des vieilles forêts,
Tu souris à notre espérance :
Nous t'offrons nos cœurs toujours prêts.

Montréal, octobre 1869.



JOIES ET DOULEURS.

—

Bien des heures de joie ont traversé ma vie,
J'ai souvent regretté ces moments de bonheur;
Dieu m'a fait assez fort pour ignorer l'envie,
Et j'ai le souvenir de ses bienfaits au cœur.

Reportant mon esprit vers les jours du jeune âge,
J'ai pu former le vœu de les voir revenir,
Et de recommencer cet enivrant voyage
Que l'enfance entreprend pour dompter l'avenir.

Hier, j'ai fait un rêve. Au sein de la nuit sombre,
Tous ils ont reparu ces vieux jours que j'aimais....
Des maux dont j'ai souffert j'ai calculé le nombre
Et j'ai dit en tremblant : ne revenez jamais !

Ne revenez jamais, car toute ma jeunesse
S'userait vainement aux luttes d'autrefois !
Je crains l'affreux poison de ces jours de tristesse
Dont mon cœur abreuvé triompha tant de fois.

AU LECTEUR.

—

J'aime une chose,—un nom tout-puissant et sublime
Un nom né d'une larme et d'un soupir d'amour,
Un nom fait pour planer à la plus haute cime—
Je l'ai chanté partout, même au plus mauvais jour.

La cité, la colline et l'agreste chaumière
L'ont entendu ce nom qui partait de mon cœur !
Je l'encadre en mes vers, je le mets sur la pierre
Il signifie : amour, espoir, vertu, bonheur !

Il me suffit à moi pour diriger ma vie,
Pour attendre sans crainte un pire lendemain :
Je sais cueillir la fleur aux ronces du chemin ; —
Heureux, lorsque je puis par mon humble refrain
Faire aimer LA PATRIE !

LE PONT VICTORIA.

—

Il est jeté sur la rivière
Comme un appel aux nations,
La concorde en est l'ouvrière (1)
L'art étale sa force en ses dimensions.
Bravant les colères sauvages
Du courant qui roule à ses pieds,
Il apporte sur nos rivages
Le commerce de vingt cités.

La rafale qui tourbillonne,
Les coups de vents impétueux,
L'assaut des tempêtes d'automne
Se brisent sur son flanc ferme et majestueux
Mais quand la débacle s'avance,
En mugissant dans le lointain,
Il faut le voir dans sa puissance
Aux feux du soleil du matin !

1 La devise de Montréal est : *Concordia Salus*.

Sa grandiose et noble masse
Tranche d'un jet notre horizon,
Et domine une mer de glace
Que le fleuve soulève en crevant sa prison.
Le flot tourmenté se démène
Contre ces remparts ennemis,
La lutte éveille dans la plaine
La voix des échos endormis.

Il reste vainqueur, solitaire,
Toujours prêt pour d'autres combats.
Plus tard les flottes d'Angleterre
Viennent à ses côtés mesurer leurs grands mâts,
Les longs panaches de fumée
Montent jusqu'à lui dans les airs,
Comme un encens de renommée
Venu des bouts de l'univers !

Œuvre du progrès, du génie,
Utile et grave monument,
Tu fais l'orgueil de ma patrie
Et charmes l'étranger dans son étonnement.

Oh ! sois comme elle impérissable,
Que tes ans comptent par milliers !
L'homme n'est plus qu'un grain de sable
Sous tes gigantesques piliers !



POUR LA PREMIÈRE PAGE

DE L'ALBUM D'UNE JEUNE FILLE.

—

Au front du livre, en accordant ma lyre,
Un nom j'inscris pour le plaisir du cœur.—
Grâce et bonté font aimer son empire :
Uni soit-il à des jours de bonheur !
Si l'amoureux, le peintre ou le poëte
Touchent plus tard ces feuillets encor blancs,
Ils sauront bien, de leurs crayons galants,
Nous en tracer une image parfaite
Et de ce nom s'inspirer dans leurs chants !

SUR LA DERNIÈRE PAGE D'UN ALBUM.

—

J'ai cherché vainement
Pour couronner ce livre
Une idée, une fleur, un mot digne de vivre
Et d'orner, s'il se peut, son contenu charmant,—
Je trouve tout cela dans l'œil de ma voisine:
Le doux nom d'Angéline
En sera l'ornement.



VERS ÉCRITS DANS L'ALBUM DE Mme. H. E. P.

—

Embellissez de noms, de fleurs, de poésies,
Maintes pages du livre où je rime en passant,
Madame, c'est l'azile aux amitiés choisies :
Accueillez-y toujours vos amis d'à-présent.

Pour nous—femme ou poëte—une amitié qui passe
Attache à nos beaux jours un souvenir vivace
Rendu souvent plus cher par l'âge et ses rigueurs.—
Et quand votre beauté, quand la muse infidèle
Nous délaissent enfin,—comme une fleur nouvelle
Tout un passé charmant refleurit dans nos cœurs.



A MADAME H. E. P.

SUR LA MORT DE SON ENFANT.

—

C'est moi qui vous chantais naguère,
Au temps joyeux de vos amours
Et qui dans votre peine amère
Vous suit et vous chante toujours.

Vous consoler m'est impossible,
La blessure est trop vive encor ;
Mais qui resterait insensible
Devant ce brutal coup du sort ?

Laissez-donc ma douleur amie
Se rapprocher un peu de vous :
Aux heures sombres de la vie
Le cœur a des accents si doux !

Il est au terme de sa route
L'ange qui tenait dans vos bras.
Au fond de la céleste voûte
Il prie et protège vos pas.

Et vous le regrettez, ô mère,
Comme s'il invoquait vos soins
Dans ce monde de la lumière
Où l'on ignore nos besoins.

Versez vos douleurs dans les nôtres,
Le mal qu'on partage est moins fort,
Et puisez dans le cœur des autres
Du courage contre le sort.

Ce dur chemin de l'existence,
Nous ne pouvons le parcourir
Qu'en épanchant notre souffrance
Dans les cœurs qui savent souffrir !



F. X. GARNEAU.

TRANSLATED BY MARY A. M'IVER

—

A tomb of monumental granite raise,
  O! Canada, proud of thy liberty!
To him the chronicler of vanished days.
  That unborn ages may the record see.
Muse of our land! open again, with tears
  The book of gold where shines each hero's name;
To thee the off'ring of his hopeful years
  Was made, and what hast thou to give but fame?

A weary while he strove with courage mild
  To bend his soul to strangers who despised;
Yet held he sacred rights altho' exiled
  From those whose party strife he little prized.
Till Death, less cruel, but more just than they,
  Marked his high place 'mid the immortal throng,
And honors, worthless thro' a long delay,
  Now to his mourning countrymen belong.

A monument above that silent mound
  To show a people where his ashes lie;
To poet and to artist holy ground,
  When musing on the days long since gone by;
And now, for that his words revealed so well
  Those early sires, unknown to many a son,—
Who for the love of our old banners fell,
  Glory and he are wedded—both are one!



THE BOATMEN OF THE St. LAWRENCE.

TRANSLATED BY MARY A. M'IVER.

—

See you it dancing along o'er the wave?
Well o'er the breadth of the coast is it known,
My beautiful vessel, so buoyant and brave;
'T is the sure shelter from danger alone.
Mark it shoot forward, 'neath stroke of the oar,
'Mid the black squall, or the wind, or the snow;
Then, let us sing the old ballad once more,
Song of the Boatmen, as onward we row!

'T is the first bark past the ice fleet that steers,
When spring is seen in the distance again,
'T is the last ever that bravely appears
When the loud menace of storms is in vain.
Fearlessly then we respond to the roar
Of the wild tempests of wind and of snow;—
Then, let us sing the old ballad once more,
Song of the Boatmen, as onward we row!

Pliant and swift it reels o'er the abyss,
While the fierce rage of the storm it defies,
Now, for an instant its light form we miss
Surely 't is lost, as it is to the eyes !
No, it arises, shoots on as before,
Guided by us o'er the great River's flow ;
Then, let us sing the old ballad once more,
Song of the Boatmen, as onward we row !

Brightly the beautiful sun on us beams,
Cheering the mariners' heart with its rays ;
While our strong arms, o'er the billow that gleams,
Urge our light skiff thro' the long summer days.
Tenderly ever the echoes from shore,
Waft the sweet ballad of love that will glow
With the strong courage and warmth evermore
Of the brave Boatmen who sing as they go !



SHAKESPEARE'S SONNETS.

—

I

Some glory in their birth, some in their skill,
Some in their wealth, some in their body's force;
Some in their garments, though new-fangled ill;
Some in their hawks and hounds, some in their horse.

And every humour hath his adjunct pleasure,
Wherein it finds a joy above the rest;
But these particulars are not my measure,
All these I better in one general best.

Thy love is better than high birth to me,
Richer than wealth, prouder than garment's cost,
Of more delight than hawks or horses be,
And having thee, of all men's pride I boast.
Wretched in this alone, that thou mayst take
All this away; and me most wretched make.

II

So am I as the rich, whose blessed key
Can bring him to his sweet up-lockéd treasure,
The which he will not every hour survey,
For blunting the fine point of seldom pleasure.

Therefore are feasts so solemn and so rare,
Since seldom coming, in the long year set,
Like stones of worth they thinly placéd are,
Or captain jewels in the carcanet.

So is the time that keeps you, as my chest,
Or as the wardrobe which the robe doth hide,
To make some special instant special-blest,
By new unfolding his imprison'd pride.
Blessed are you; whose worthiness gives scope,
Being had, to triumph, being lack'd, to hope!

III

Those lines that I before have writ, do lie;
Even those that said I could not love you dearer;
Yet than my judgment knew no reason why
My most full flame should afterwards burn clearer.

But, reckoning time, whose million'd accidents
Creep in 'twixt vows, and change decrees of kings,
Tan sacred beauty, blunt the sharp'st intents,
Divert strong minds to the course of altering [things ;—

Alas ! why, fearing of time's tyranny,
Might I not then say : " Now I love you best,"
When I was certain o'er incertainty,
Crowning the present, doubting of the rest ?
Love is a babe ; then might I not say so,
To give full growth to that which still doth grow ?

IV

How oft, when thou, my music, music play'st,
Upon that blessed wood whose motion sounds
With thy sweet fingers, when thou gently sway'st
The wiry concord that my ear confounds,

Do I envy those jacks, that nimble leap
To kiss the tender inward of thy hand,
Whilst my poor lips, which should that harvest reap,
At the wood's boldness by thee blushing stand!

To be so tickled, they would change their state
And situation with those dancing chips,
O'er whom thy fingers walk with gentle gait,
Making dead wood more bless'd than living lips.
Since saucy jacks so happy are in this,
Give them thy fingers, me thy lips to kiss.

V

If thou survive my well-contented day, [cover,
When that churl Death my bones with dust shall
And shalt by fortune once more re-survey
These poor rude lines of thy deceased lover,

Compare them with the bettering of the time;
And though they be outstripp'd by every pen,
Reserve them for my love, not for their rhyme,
Exceeded by the height of happier men.

O then vouchsafe me but this loving thought ! [age,
" Had my friend's muse grown with this growing
" A dearer birth than this his love had brought,
" To march in ranks of better equipage :
" But since he died, and poets better prove
" Theirs for their style I'll read, his for his love."

I ONLY SING FOR THOSE I LOVE.

BY CARROLL RYAN.

—

I only sing for those I love,
Nor care for praise or blame
From lips whose smilings only prove
Them heartless, cold, or tame.
But those that love and suffer may
Find solace in my songs,
For only unto such as they
My wild, sad strain belongs.

I will not curb my spirit down
To earth or earthly eyes,
Nor hang upon the smile or frown
Of those I do not prize.
I have a kingdom of my own,
The world and men above,
Which is my home, so I alone
Will sing for those I love.

THE MISSING SHIP.

BY MARY A. M'IVER.

—

Ship after ship glides into port, but that one never comes
Which bore away the angel Peace from many darkened homes.
And yet how patiently has Hope her tireless vigil kept,
And oh, how often anxious Love in silence vainly wept!
But never blew and ne'er may blow that fair propitious breeze,
By which our loved and lost might once have crossed the dang'rous seas.
They bring rich freight, the stately ships which sail from distant parts,
But one there was with nobler wealth of loving human hearts.
What do we care for gold and gems? Have the remorseless seas
Claimed all we held as precious and in mock'ry sent us these?

Cold disappointment to our hearts its sadd'ning lore has taught.

O, that those hearts were wiser for what the slow years have brought.

Day follows day, and finds us yet as foolish as before,

Still watching for the missing ship which never comes to shore.

Ship after ship glides into port, but that one never more

Will to the harbor of our home the long-lost love restore.



EN ATTENDANT.

—

A velvet silence under foot,
And snowy curtains, blown about
By winds of frolic, from red hearts
Of tossing roses just without.

A lute, a ribbon, and a glove,
A sweet disorder everywhere,
And Expectation hushing all,
At a light footstep on the stair.

G. T. LANIGAN.

Three Rivers, August, 1863.

LA VEILLE DES NOCES.

—

She goes at the single silver chime,
With loving lights in her eyes and hair,
She carries away my heart and eyes,
And leaves me her kiss at the foot of the stair.

Her white firm arms are round my neck,
And her heart and eyes and mouth kiss mine;
She kisses me words she will not speak,
Kisses like sunshine mingled with wine.

She passes away up the broad hall-stair,
Into the shadow, out of the light;
With her last good-night: for the nights are coming
When we shall never say Good-night.

G. T. Lanigan.

May, 1866.

TABLE DES MATIÈRES.